

# Rencontres Wagnériennes



Cercle International Richard Wagner



N° 357

Janvier - Mars 2023



Rosine Stolz, dans le costume de Léonor de Guzmán,  
lors de la création de *La Favorite* de Donizetti (actes II et III),  
à l'opéra de Paris, salle Le Pelletier, le 2 décembre 1840.

Siège social : 198 rue de l'École-Normale 33200 Bordeaux - ☎ 06 41 40 04 74 - Courriel : [rwb@warcana.fr](mailto:rwb@warcana.fr)  
IBAN : FR81 2004 1010 0102 0988 3C02 255

0760-0933

Les Rencontres Wagnériennes sont soutenues par



## NOS PROCHAINES RENCONTRES

- Samedi 28 janvier 2023 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :  
« Arrigo Boïto », par Michel Pellerin
- Samedi 25 février 2023 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :  
« Wagner et *La Favorite* de Donizetti », par Michel Casse
- Samedi 25 mars 2023 à 15 heures au GTB, foyer Lalande :  
« La cantatrice Suzanne Balguerie (1888-1973) », par Jean-Mathieu Robine
- Samedi 8 avril 2023 à 15 heures à l'Auditorium, cours Georges-Clemenceau :  
« *Les Fées*, premier opéra de Richard Wagner », par Michel Casse.
- Samedi 3 juin 2023 à 15 heures (bibliothèque de Mériadeck) :  
« Wagner révolutionnaire », par Dorian Astor, auteur et philosophe
- Samedi 17 juin 2023 : Sortie de fin d'année (lieu et sujet à préciser)

Le Président et le Comité Directeur des  
**Rencontres Wagnériennes**  
vous présentent tous leurs vœux pour 2023  
et vous souhaitent  
de grandes émotions musicales  
et une bonne santé.

## ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 17 DÉCEMBRE

La réunion s'est tenue à l'hôtel Ibis, à 16 heures, en présence de 14 membres.

Le président a présenté le **rapport moral**, en insistant (même si le nombre exact n'est pas précisément connu, en raison de l'absence de demande de cotisation, et donc de pointage, pendant deux ans en raison des événements récents), sur la diminution, qui pourrait s'avérer inquiétante, du nombre de membres de l'association et invite chacun à recruter de nouveaux membres.

Le trésorier présente le **rapport financier**, qui indique, en l'absence de cotisations pendant l'exercice 2021-2022 une baisse du solde de 7 194,68 € à 4 578,34 €.

Lors du **vote de renouvellement du bureau**, les cinq candidats sont élus à l'unanimité. Les nouveaux membres désignent parmi eux : Michel CASSE, président ; Marie-France JACQUIN, vice-présidente ; Hubert LENOIR, trésorier ; Josette LENOIR, secrétaire ; Jean-Paul BAYLE, membre du bureau.

Après discussion et vote, il est décidé de porter la **cotisation à partir de septembre prochain** à 50 € et 90 € pour un couple minimum.

**Questions diverses.** Sont évoqués la diffusion de flyers pour faire connaître la société. Est aussi envisagée la création d'un compte Facebook et d'un site internet.

Il est demandé au trésorier de procéder à des consultations afin de voir s'il est possible de réduire les frais bancaires liés au compte de l'association.

Divers sujets sont proposés par les membres présents pour les conférences des prochaines saisons. Le président verra à les satisfaire au mieux, compte tenu de la disponibilité de conférenciers pour chaque sujet.

## MUSÉE VIRTUEL RICHARD WAGNER

Le Musée virtuel Richard Wagner est un site incontournable pour s'informer sur la vie, l'œuvre ou tout ce qui touche à Richard Wagner.

Les Rencontres Wagnériennes sont partenaires du Musée virtuel Richard Wagner.

Une adresse :

<https://richard-wagner-web-museum.com/>

## CONGRÈS DE BRUXELLES

Le prochain congrès de l'association internationale des cercles Richard Wagner aura lieu à **Bruxelles, du jeudi 2 au lundi 6 novembre 2023.**

Au programme, le jeudi 2 novembre, un **Or du Rhin**, à la Monnaie, première étape d'un nouveau Ring complet à suivre n 2024.

Au programme, également, des colloques (« Le rôle de Bruxelles dans la diffusion du wagnérisme » et « L'Influence de Wagner sur le symbolisme en Belgique »).

Des concerts d'artistes wagnériens.

Des visites de Bruxelles et Bruges et Anvers.

À retenir d'ores et déjà sur votre agenda.

# WAGNER IL Y A 150 ANS

## PROBLÈMES DOMESTIQUES ET BEETHOVEN

Suite de la chronique wagnérienne à cent cinquante ans de distance.  
Premier hiver à Bayreuth. Les problèmes domestiques ne manquent pas.  
Les maladies diverses et les ennuis avec la cuisinière émaillent le quotidien.  
Richard se démène pour mener à bien la construction parallèle du palais des festivals  
et de leur nouvelle maison, avec quelques déconvenues. Il cherche toujours des chanteurs.  
On effectue un voyage dans le nord de l'Allemagne à Hambourg et Berlin.  
Wagner travaille à un article « Pour l'exécution de la IX<sup>e</sup> symphonie de Beethoven »  
et s'intéresse aussi à ses autres symphonies.  
Extraits du journal de Cosima et quelques lettres choisies nous racontent ce trimestre..

### Mercredi 1<sup>er</sup> janvier 1873

« Le soir, nous lisons les *Préfaces*<sup>(1)</sup> du professeur Nietzsche, ainsi qu'un peu d'Aristophane, des passages des *Oiseaux* qui nous amusent beaucoup. »

### jeudi 2 janvier

Le 2, passage d'un prestidigitateur nommé Smith dont l'adresse étonnante nous divertit fort. R. me dit : un tel homme est un être sans culture, en vérité, c'est un voyou raté, mais quelque chose l'a retenu de le devenir en effet, une certaine peur, et son instinct a alors pris cette direction. »

### Samedi 4 janvier

« Nous avons regardé hier la partition des *Noces de Figaro* (la dernière scène), puis nous avons pris cette même scène dans Beaumarchais et nous avons constaté une fois de plus que la musique sublime toute chose, « dans la pièce, les personnages sont des insectes qui se débattent péniblement sur terre, dans l'opéra, ce sont des papillons qui joue dans les airs ». »

### Dimanche 5 janvier

« Grâce à Dieu, R. joue des passages du troisième acte du *Crépuscule des dieux*, puis de *Tristan* et pour finir l'*Idylle*<sup>(2)</sup> qui nous plonge tous dans le ravissement ; « oui, dit R., ce furent nos temps poétiques, l'aurore de notre vie, nous subissons maintenant les ardeurs du midi, ma petite femme, et nous gravissons la montagne ». Je suis émue aux larmes par les souvenirs et, plus encore, par l'œuvre ; ah ! quels dons étaient déposés dans ce vase terrestre, comme je comprends ce qu'il a dû souffrir, lorsque la vie l'empêchait d'épancher ces dons ; il doit livrer un combat permanent, comme un pauvre oiseau que l'on empêcherait de voler. »

### Lundi 6 janvier

« Loldi<sup>(3)</sup> va aujourd'hui pour la première fois à l'école ! — Hier au soir, R. nous a lu dans le vieux Wagenseil<sup>(4)</sup> les lois de l'art des Maîtres chanteurs ; il est remarquable que Richard n'ait recueilli pour son œuvre que ce qui est l'essentiel, laissé de côté les

aspects les plus étranges, n'utilisant que les plus caractéristiques. Il dit : « Toutes les caractéristiques doivent être vraies, de telles inventions n'ont aucune valeur. » »

### Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Theodor Reichmann,<sup>(5)</sup> à Strasbourg, du 6 janvier 1873

« Cher Monsieur !  
Je ne me souviens pas précisément si j'ai déjà répondu à l'aimable lettre que vous m'avez adressée il y a quelque temps.



Theodor Reichmann à Bayreuth en 1891  
en Wolfram von Eschenbach dans *Tannhäuser*.  
Photographie de Wilhelm Höffert.

(1) Les *Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits*, que Nietzsche avait offert à Cosima pour Noël : I. La Passion de la vérité, II. Réflexions sur l'avenir de nos établissements d'enseignement, III. L'État chez les Grecs, IV. Le Rapport de la philosophie de Schopenhauer à une culture allemande, et V. La Joute chez Homère.

(2) *Siegfried-Idyll*.

(3) Isolde, née le 10 avril 1865.

(4) Johann Christoph Wagenseil (Nuremberg, 26 novembre 1633 - 9 octobre 1705), orientaliste hébraïsant. Il est aujourd'hui surtout connu comme l'auteur de la *Commentatio de Sacri Romani Imperii libera civitate Norimbergæ*, vaste histoire de Nuremberg dont la seconde partie est une histoire des Minnesänger qui s'illustrèrent dans cette ville. Wagner y puisa, pour son opéra, l'essentiel de ses informations sur les maîtres chanteurs et leurs us et coutumes.

(5) Theodor Reichmann (Rostock, 15 mars 1849 - Marbach, 22 mai 1903). Baryton, il débuta en 1869 à Magdebourg en Ottokar du *Freischütz* de Weber. De 1872 à 1875, il fut à l'opéra de Hambourg, puis à Munich jusqu'en 1883. À Bayreuth, s'il ne participa pas au Ring de 1876, il créa le rôle d'Amfortas qu'il chanta régulièrement jusqu'en 1891 puis en 1894 et 1902. Il y fut aussi Hans Sachs en 1888 et 1889, et Wolfram de *Tannhäuser* en 1891.

Si j'ai encore négligé de le faire, je vous prie alors, en raison des renseignements fort recommandables qui me parviennent à votre sujet, de bien vouloir vous inscrire parmi les artistes que j'ai sollicités et prié de bien vouloir me rendre visite à Bayreuth au cours de l'été prochain, où, après avoir fait plus ample connaissance, je commencerais aussitôt des études auxquelles, si cela vous agrée, je serais heureux de vous voir prendre part.

Sincèrement vôtre  
Bayreuth, le 6 janvier 1873. Richard Wagner. »  
(Traduction : Michel Casse)

### Extrait d'une lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Wilhelm Tappert, <sup>(1)</sup> à Berlin, du 6 janvier 1873

« (...) »

J'ai également été très intéressé (et ma chère épouse en particulier) d'apprendre l'existence de cet allegro d'air pour le *Vampire*. <sup>(2)</sup> Comment diable le maître de chapelle de Breslau est-il entré en possession de ma partition originale, qui appartenait à mon frère Albert, auquel je songeais de temps en temps à



**Wilhelm Tappert.**

Gravure des années 1870 d'August Weger, de Leipzig, d'après une photographie.

(1) Wilhelm Tappert (Ober-Thomaswaldau, en Silésie, 19 février 1830 - Berlin, 27 octobre 1907). Écrivain et critique musical de Berlin. En 1883, il écrivit notamment un *Richard Wagner: sein Leben und seine Werke* (Richard Wagner, sa vie et son œuvre). Il composa également des pièces pour piano et des mélodies.

(2) En septembre 1833, chef de chœurs du théâtre de Wurtzbourg, dirigé par son frère aîné Albert, Richard Wagner écrivit une nouvelle section conclusive *allegro* pour l'air d'Aubry « Wie ein schöner Frühlingsmorgen » (« Comme un beau matin de printemps ») de l'opéra *Der Vampyr* (*Le Vampire*) de Marschner. Cette nouvelle section, « Doch jetzt wohin ich blicke » ((Mais où que je jette à présent mon regard)), était un beau morceau de bravoure pour son frère Albert, qui tenait le rôle d'Aubry. Ce passage alternatif fut créé à Wurtzbourg le 29 septembre 1833.

la réclamer ? Je pense qu'il y aura une demande d'éclaircissements à ce sujet, à laquelle vous pourrez peut-être nous être utile ?

Dans tous les cas, je viens aussi à Berlin vers le milieu de ce mois ; j'espère vous voir à ce moment-là et peut-être avoir un aperçu de la copie que vous avez prise de cet essai de débutant, qui fut réellement donné au théâtre.

(...)

Votre dévoué  
Bayreuth  
6 jan. 1873  
Richard Wagner »  
(Traduction : Michel Casse)

### Mercredi 8 janvier

« Loldi est un peu souffrante, nous craignons que l'école ne lui réussisse pas. »

### Vendredi 10 janvier

« Nous apprenons presque sans émotion que Napoléon III est mort à Chisle-Hurst. » <sup>(3)</sup>

### Dimanche 12 janvier

« (...) nous recevons au petit déjeuner une dépêche de Pusinelli qui nous annonce qu'on donnera *Rienzi* lundi à Dresde ; nous décidons de partir à midi, il en résulte un grand désordre. (...) À 8 heures, nous sommes à Chemnitz, nous revoyons avec plaisir Claire, la sœur de R., à 10 heures, nous sommes à Dresde. Nous descendons à l'hôtel Bellevue. — Parlant de Fidi <sup>(4)</sup> dans le train, R. me raconte l'impression qu'il avait retirée à l'âge de cinq ans du *Freischütz*, comment il avait essayé de se jouer la scène du buisson avec Samiel <sup>(5)</sup> et de chanter le thème — ces impressions prématurées ne lui ont pas nuï, au contraire ; il me dit sans cesse : « Oh ! si Weber avait orchestré tout le dialogue depuis la chanson à boire jusqu'à la fin, la scène aurait été magnifique ! Ma véritable innovation a été d'introduire le dialogue dans l'opéra et de supprimer le récitatif. » — »

### Lundi 13 janvier

« Le soir, les Wesendonck nous rendent visite. »

### Mercredi 15 janvier

« Les environs de Dresde éveillent en R. de nombreux souvenirs d'enfance ; avant de partir, il cherche avec moi le kiosque à musique, il a disparu ; il me montre l'appartement sur le Linkisches Bad <sup>(6)</sup> où, enfant, il avait invité d'autres enfants à venir tirer et comment il avait fabriqué lui-même un oiseau comme cible », ce qui lui avait valu les railleries des autres gamins. (...) À 9 heures, nous sommes à Berlin ; Georg, <sup>(7)</sup> arrivé de Bayreuth, nous y retrouve et nous raconte qu'au moment de son départ, les enfants l'ont assiégé et l'ont tous, même Fidi, chargé d'embrasser Papa et Maman. Nous sommes très émus en pensant à eux ! Nous descendons à nouveau à l'hôtel du Jardin zoologique (...). »

(3) En exil près de Londres, à Chislehurst, Napoléon III décéda le 9 janvier 1873, à la suite d'opérations pour un calcul urinaire.

(4) Siegfried, le fils de Richard Wagner.

(5) À la fin de l'acte I.

(6) Lieu de plaisir et d'excursion comportant un restaurant de plein air, un théâtre d'été et une salle de concert, à l'extérieur de l'enceinte de Dresde. Des bains y avaient été aménagés. Il apparaît dans *Le Pot d'Or* d'E. T. A. Hoffmann. On y trouve aujourd'hui un terrain de sport et un parking.

(7) Domestique des Wagner.

### Vendredi 17 janvier

« Nous partons à 7 heures et demie, la lecture <sup>(1)</sup> commence à 9 heures devant un public varié, mais extrêmement choisi (Lepsius, Helmholtz, Delbrück, Moltke, le prince héritier de Wurtemberg, le prince Georges de Prusse, à peu près tous les ambassadeurs). <sup>(2)</sup> Je ne puis mesurer l'impression produite par la lecture, mais je crois qu'elle a été grande. J'ai entendu lire ce poème pour la première fois par R. il y a vingt ans, à Paris ! »

### Samedi 18 janvier

Arrivée à Hambourg.

### Mardi 21 janvier

« À 7 heures, le concert ; la Cinquième Symphonie ne va pas comme R. le veut et il décide immédiatement de ne plus rien donner de Beethoven pour le second concert, car cela l'irrite trop de ne pouvoir faire jouer correctement ces œuvres. On demande le chant d'amour de Siegmund *a capo* et le succès semble être très grand. »

### Mercredi 22 janvier

« À sept heures, nous allons au théâtre, qui est illuminé comme pour les jours de fête. — Arrivée et départ avec fanfares, dans la rue, des vivats, mais malheureusement, la représentation des *Maîtres chanteurs* est très mauvaise (...) ».

### Jeudi 23 janvier

2<sup>e</sup> concert. Au programme : ouverture de *Tannhäuser*, chant de la Forge de *Siegfried*.

« (...) le concert est supportable, notamment le prélude de *Tristan* qui fascine la plupart du temps les musiciens, et la *Marche impériale*. »

### Samedi 25 janvier

« Le temps est beau et, au lieu d'aller directement à Schwerin, nous décidons de visiter Lübeck. Les souvenirs envahissent R. quand il arrive dans cette ville étonnante. Les vilénies de Minna, la légèreté avec laquelle il lui avait pardonné ; <sup>(3)</sup> j'ai toujours agi ainsi, dit-il, parce qu'en réalité c'était le fonds de son

(1) Dans la demeure du ministre de la Maison royale Alexander von Schleinitz (1807-1885), Wagner lut de larges extraits de son poème du *Crépuscule des Dieux*.

(2) Karl Richard Lepsius (Nambourg, 23 décembre 1810 - Berlin, 10 juillet 1884). Égyptologue, philologue et archéologue.

Hermann von Helmholtz (Potsdam, 31 août 1821 - Berlin-Charlottenbourg, 8 septembre 1894). Physiologiste et physicien, il étudia la perception des sons et des couleurs ainsi que la thermodynamique.

Rudolph von Delbrück (Berlin, 16 avril 1817 - *id.*, 1<sup>er</sup> février 1903). Homme politique, proche collaborateur de Bismarck.

*Helmut* Karl Bernhard, comte von Moltke (Parchim, 26 octobre 1800 - Berlin, 24 avril 1891). Maréchal prussien, chef du Grand État-Major général de l'armée prussienne lors de la guerre franco-allemande de 1870-1871. Il mena le siège de Paris.

*Wilhelm* Karl Paul Heinrich Friedrich de Wurtemberg (Stuttgart, 25 février 1848 - Bebenhausen, 2 octobre 1921). Neveu du roi Charles 1<sup>er</sup> de Wurtemberg. Il lui succéda en 1891. Dernier roi du Wurtemberg, il abdiqua le 30 novembre 1918.

Frédéric Guillaume Georges Ernest prince de Prusse (Jägerhof, près de Düsseldorf, 12 février 1826 - Berlin, 2 mai 1902). Général de cavalerie et écrivain prussien. Il publia de la poésie et des pièces de théâtre sous les pseudonymes de Georg Conrad et Günther von Freiberg.

(3) Peu après le mariage de Richard Wagner avec Minna Planer, le 24 novembre 1836 à Königsberg (auj. Kaliningrad), le théâtre de la ville fit faillite au printemps et l'actrice Minna se retrouva sans situation. Le 31 mai 1837, elle quitta Richard pour un négociant du nom de Dietrich et s'enfuit avec sa fille Nathalie et lui à Dresde. Wagner, nommé chef d'orchestre à Riga, la supplie de le rejoindre, et, le 19 octobre 1837, elle s'excuse auprès de lui, annonce qu'elle quitte Dietrich et le rejoint en Lettonie.

cœur qui était malade. Nous visitons les églises dont l'une possède un tableau de Memling qui nous touche plus que nous ne pouvons l'exprimer ; les autres saints nous émeuvent aux larmes, l'un surtout en vêtements noirs, posant sa main avec charité et comme sans y penser sur un chevreuil ; toute l'essence du christianisme. <sup>(4)</sup> — Nous arrivons très fati-



« Toute l'essence du christianisme. »  
Le saint Gilles du triptique Greverade de Lübeck.  
Volet droit extérieur ouvert  
(Musée Sainte-Anne de Lübeck).

(4) La cathédrale Saint-Jean-Baptiste de Lübeck conservait alors le Triptique de la Passion ou Triptique Greverade, dans une chapelle installée par testament d'Adolf Greverade. L'œuvre, réalisée en 1491 à Bruges, est de Hans Memling (Seligenstadt, Hesse, vers 1435-1440 - Bruges, 1494). Les volets extérieurs représentent saint Blaise, saint Jean-Baptiste, saint Jérôme et saint Gilles. L'œuvre est restée en place jusqu'en 1939 et est aujourd'hui en dépôt au musée Sainte-Anne de Lübeck.

gués à Schwerin, mais nous allons quand même à l'Opéra italien où nous voyons le dernier acte du *Barbier de Séville* ; les dons extraordinaires du peuple italien nous frappent une fois de plus, tout est parfait, la prononciation, la mimique, les gestes et nous repensons aux masques de Gozzi. <sup>(1)</sup> (...) Nous sommes descendus à l'hôtel Stern. »

### Dimanche 26 janvier

« À 6 heures, représentation du *Vaisseau fantôme* ; après l'ouverture, le chef d'orchestre Schmidt <sup>(2)</sup> lance un hurra, puis fait jouer une fanfare en l'honneur du « poète et compositeur ici présent ». Dès le premier acte, nous sommes fascinés par le chanteur Hill <sup>(3)</sup> et R. reconnaît en lui le chanteur dont il a besoin. Nous sommes profondément émus par tout ce qu'il nous a fait entendre. »



© Wikimedia Commons

**Le baryton Karl Hill avant 1872.**  
Photographie d'Emilie Bieber (1810–1884).

(1) Carlo Gozzi (Venise, 13 décembre 1720 - Padoue, 4 avril 1806). Écrivain et dramaturge italien. Richard Wagner s'inspira d'une de ses « fables théâtrales », *La Donna Serpente* (« La Femme serpent »), pour le livret de son premier opéra achevé, *Les Fées*. L'œuvre de Gozzi a également procuré à l'opéra les sujets de *Turandot* et de *L'Amour des trois oranges*.

(2) Georg Ludwig Alois Franziscus Schmitt (Hanovre, 2 février 1827 - Dresde, 15 octobre 1902). Après de longues tournées de concert, il était devenu en 1856-1857 maître de chapelle à la cour de Schwerin, poste qu'il conserva jusqu'à sa retraite en 1892. Il composa un opéra comique en deux actes, *Trilbi*, en 1845, sur un livret de Scribe basé sur une œuvre de Nodier. Il a complété la Messe inachevée en *ut* mineur KV 427 de Mozart et arrangé la Fantaisie en *fa* mineur KV 608 (initialement écrite pour orgue mécanique) pour orgue et cordes.

(3) Karl Hill (Idstein, Hesse, 9 mai 1831 - Schwerin, 12 janvier 1893). Baryton. À Bayreuth, il créa les rôles d'Alberich en 1876 et de Klingsor en 1882. Il mourut dans un état de démence à l'hôpital de Sachsenberg de Schwerin, aujourd'hui clinique Carl-Friedrich-Flemming.

### Lundi 27 janvier

Arrivée à Berlin.

### Lettre en français de Hans von Bülow, de Hanovre, à sa fille Daniela, à Bayreuth, du 2 février 1873

« Hanovre, ce 2 février 1873.

Ma très chère fille,  
depuis que je t'ai écrit la dernière fois ou plutôt depuis que j'ai écrit à ta sœur Blandine, lettres à laquelle tu as bien fait de me répondre en ta qualité d'aînée — j'ai fait un joli bout de chemin, j'ai traversé bien des pays. Tu verras cela en détail en parcourant les programmes de mes concerts donnés dès le commencement de la nouvelle année, programmes dont j'ai fait collection pour toi selon mon habitude et que tu trouveras sous cette enveloppe. Une fois — il y a de cela près de huit jours j'ai été dans le voisinage de Bayreuth, à Bamberg — mais le temps m'a manqué pour aller vous voir ou pour demander à Votre mère de vous envoyer près de moi. D'ailleurs il eût été peu avantageux pour vous, de vous exposer à des refroidissements, de vous dérober à vos études que vous poursuivez toujours, j'aime à l'espérer avec autant de zèle et d'ardeur comme par le passé. Nous nous reverrons certainement dans le courant de l'été, lorsque l'heure de me reposer de mes fatigues aura sonné pour moi, en tout cas avant mon départ pour l'Amérique, lequel reste toujours fixé pour la fin du mois d'août. <sup>(4)</sup>

J'espère que ta santé ainsi que celle de tes sœurs ne laisse rien à désirer et que votre maman est contente de vous sous tous les rapports. Aimez la bien, aimez-vous bien l'une l'autre et pensez quelquefois à Votre père qui pense toujours à vous, qui est content de se rapprocher de plus en plus du but qu'il s'est proposé dans l'intérêt de votre avenir, but qu'il atteindra sûrement, si la Providence du bon Dieu lui accorde les forces morales et physiques nécessaires pour son travail dans l'avenir, comme il les lui a accordées jusqu'à présent.

Dans une semaine environ je verrai ta grandmaman à Berlin — nous parlerons ensemble de toi et de tes sœurs. Peut-être verrai-je aussi ta tante Isa et ses enfants, votre cousin Victor, votre cousine Véra. Adieu pour aujourd'hui, ma chère Daniella, je t'embrasse tendrement ainsi que Boni et Loldi.

Ton père

Hans de Bülow.

Jusqu'au 10 mars je voyagerai toujours et même un peu loin jusqu'en Russie (Riga et Dorpat) — ne m'écris donc pas pour le moment, mais plus tard — je t'indiquerai l'adresse une autre fois — dans quelques semaines tu auras un nouveau paquet de programmes. Gardes les bien ! »

### Lundi 3 février

« À 10 heures, répétition, orchestre très hétéroclite (...). R. s'irrite tout d'abord du public qui entre à flots, des hommes qui fument le cigare, plus encore suite de l'insuffisance des voix et de l'absence de la harpe (le harpiste avait participé la veille à un concert, dont l'organisateur n'avait pu payer la location de la salle et il avait fallu donner les instruments

(4) "Hans von Bülow n'effectuera finalement pas cette tournée cette année-là. Il ne partira pour les États-Unis qu'à la fin de l'année 1875, pour donner un premier concert à Boston, le 18 octobre. Elle se termina par un concert à Saint-Louis, le 9 mai 1876, après une épuisante série, interrompue pour des raisons de santé, de 139 concerts.

en gage!), mais en définitive, il n'est pas mécontent. En écoutant les sonorités de l'ouverture de *Tannhäuser*, je ne peux m'empêcher de penser à la première exécution à Berlin sous la direction de Hans en 1856 ; l'œuvre avait été violemment sifflée, Hans s'était évadé ; j'étais retournée chez sa mère et ne m'étais pas couchée jusqu'à son retour pour qu'il sache qu'il existait un être humain qui le remerciait de ses efforts. Cette gratitude de ma part fut la cause de notre union. »

#### Mardi 4 février

« Le soir, concert à sept heures et demie ; l'empereur et l'impératrice sont là avec tout le public aristocratique que peut offrir Berlin, presque pas de Juifs ; je suis dans la loge de Marie von Schleinitz avec Marie Moukhanoff, Mme von Meyendorff, Mme von Rochow, le baron von Loën (qui est aide de camp de l'empereur), le comte Solms, etc. <sup>(1)</sup> — Couronnes de laurier, fleurs et fanfares pour accueillir R. ; rappelé plusieurs fois à la fin, il dit aux gens qu'il les remercie pour l'aide qu'ils apportent à son entreprise. — Au programme : l'ouverture de *Tannhäuser*, le chant de Siegmund, le Prélude des *Maîtres chanteurs*, l'Enchantement du Feu, le Prélude de *Tristan*, les Chants de la Forge, la *Marche impériale*. — À la fin du concert, R. est épuisé ; la seule chose qu'il se soit vraiment réjoui de diriger, c'était la *Marche impériale*, il me dit que cela l'a vraiment enthousiasmé (malheureusement, l'empereur est parti avant la *Marche*, il croyait qu'un chœur y serait chanté et cela le gênait d'entendre chanter ses propres louanges). » <sup>(2)</sup>

#### Jeudi 6 février

« Nous faisons nos bagages ; la première raison pour laquelle j'insiste que nous partions est que Hans a annoncé qu'il donnerait un concert le 8 et qu'il pourrait être contrarié de nous savoir encore ici. (...) Arrivée agréable à Dresde (Richard veut y faire la connaissance du ténor Jäger) ; <sup>(3)</sup> les environs lui rappellent toutes les promenades qu'il a pu y faire, depuis sa toute petite enfance jusqu'au moment où il devint chef d'orchestre. Descendus à l'hôtel Bellevue, nous apprenons que *Lohengrin* va justement être donné ; agréablement surpris, nous allons au

(1) Marie von Bruch (Rome, 22 janvier 1842 - Berlin, 18 mai 1912) avait épousé le 1<sup>er</sup> janvier 1865 Alexander von Schleinitz, de trente-cinq ans son aîné. Elle avait fait la connaissance de Wagner en 1863 à Breslau et le protégea par la suite. Surnommée « Mimi », elle était une amie intime de Cosima.

Marie von Nesselrode-Ehreshoven (Varsovie, 7 août 1822 - *idem*, 22 mai 1874), avait épousé à 17 ans un noble d'origine crétoise du nom de Kalergis (nom sous lequel elle est aussi connue), puis en 1863 Serge Moukhanoff, administrateur en charge des théâtres de Varsovie. Voir : *Marie Kalergis-Mouchanoff, née Nesselrode. Itinéraires et correspondance de la Fée blanche*, textes choisis par Luc Roger, BoD, 2020.

Emmy Wilhelmine Karoline Davida von Gundlach (Möllenhausen, Mecklenbourg, 24 juillet 1830 - Menton, 11 février 1879), avait épousé le 15 juillet 1852 à Ankershagen (Mecklembourg) Hans Wilhelm von Rochow (Plessow, près de Potsdam, 10 janvier 1824 - *idem*, 18 janvier 1891), militaire et homme politique.

Peut-être *Leopold August Gotthard Jobst* baron von Loën (Luckau, 24 juin 1817 - château de Morsbroich à Leverkusen, 26 février 1895), général prussien, qui avait été aide de camp du roi de Prusse en 1852.

Comte Solms : non identifié.

(2) Rappelons que la *Kaisermarsch* ou *Marche impériale*, composée pour célébrer la création de l'empire allemand en 1871, quoique souvent interprétée uniquement sous sa forme instrumentale existe aussi en version avec chœur.

(3) Ferdinand Jäger (Hanau, 25 décembre 1839 - Vienne, 13 juin 1902). Ténor. Débute à Dresde en 1865, puis chante à Cologne, Hambourg ou Berlin, ainsi qu'à Vienne. À Bayreuth, il chante le rôle de Parsifal en 1882 et en 1888.



Ferdinand Jäger en Parsifal à Bayreuth en 1882.  
Photographie de Hans Brand.

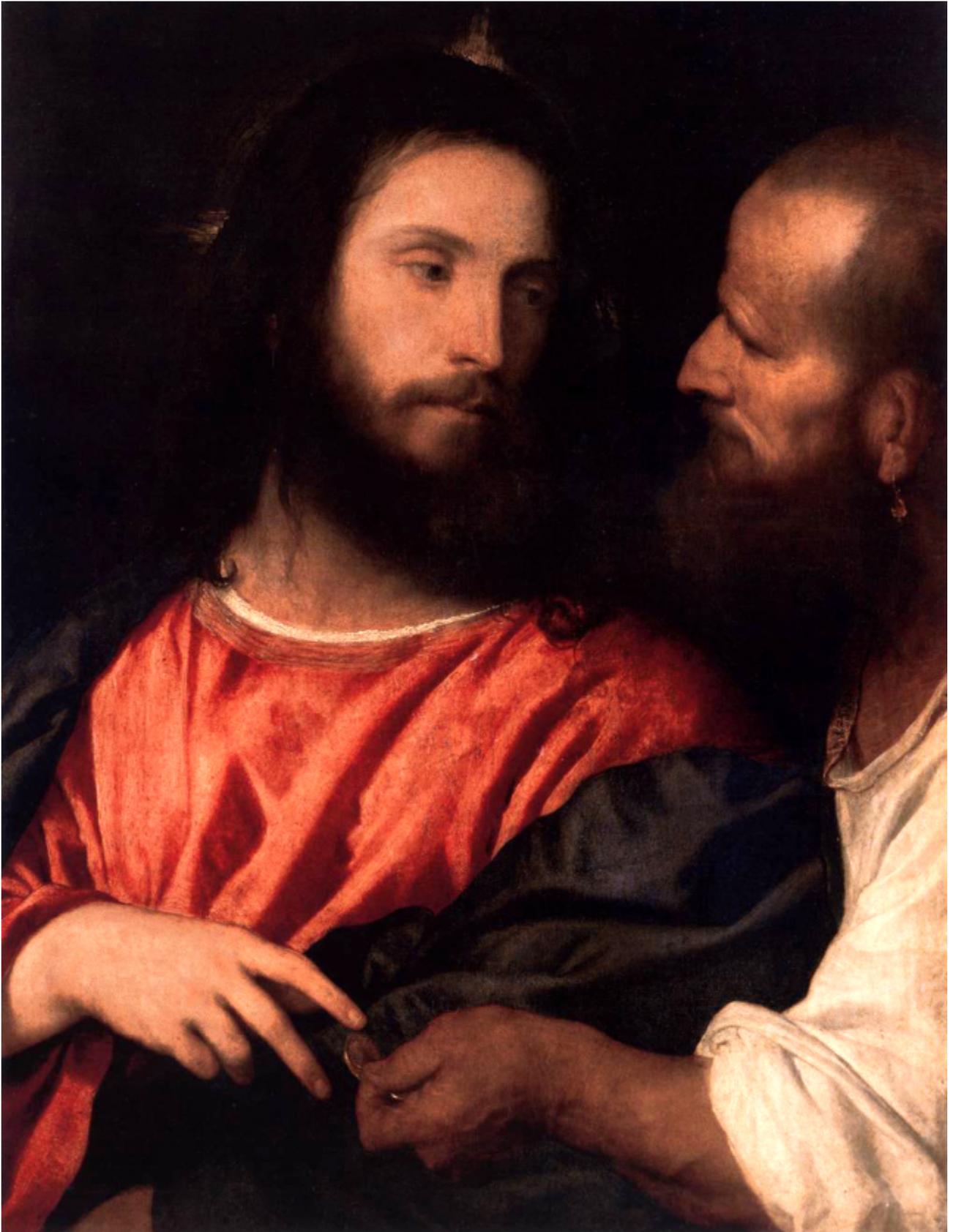
théâtre ; au premier acte, R. est très ému, Elsa a quelques bons moments et, comme le dit R., « on est vraiment tout prêts à se laisser enivrer ». Mais, au deuxième acte, nous trouvons tant d'absurdités que nous partons avant la fin. Nos nièces et les Wesendonck viennent nous saluer au théâtre. »

#### Vendredi 7 février

« R. a eu à nouveau une mauvaise nuit ; vers midi, il est suffisamment reposé pour aller voir avec moi quelques tableaux au musée ; nous payons le tribut de notre ferveur au *Préteur sur gages* et à la Madone de la Sixtine ; devant le premier tableau, Richard est à nouveau gêné par ce qu'il y a de mépris de l'individu, presque d'expression perfide dans la bouche, mais il surmonte ce premier mouvement et en arrive à un sentiment d'admiration et d'émotion extrêmes. Nous sommes indéciblement émus par la beauté, le caractère intangible de la Madone de la Sixtine, « la beauté dépasse ici l'instinct sexuel, personne n'oserait s'approcher de cette femme, c'est ce que les Grecs n'ont pas connu ». »

#### Samedi 8 février

« Nous partons à 5 h 50 ; à 1 heure, nous sommes à Bayreuth ; (...) Blandine est un peu souffrante ; sa



© Wikipedia

« Ce qu'il y a de mépris de l'individu, presque d'expression perfide dans la bouche ».  
*Le Prêteur sur gages* ou *Le Christ au denier*, du Titien (vers 1516).  
Huile sur panneau de bois (Dresde, Gemäldegalerie Alte Meister).

place à l'école est auprès du poêle, ce qui lui a donné une enflure de la joue ; je suis pour le reste satisfaite de son évolution. »

**Dimanche 9 février**  
« R. va au café Angermann boire une bière avec Fidi ; il s'assoient et Fidi demande : « Mais où Rus va-

t-il s'asseoir ? » — R. est très fatigué, il remonte lentement et péniblement le petit chemin. »

### Mardi 11 février

« (...) la bonne que nous avons de Leipzig s'en va et ce n'est pas pour me chagriner. Première sortie en traîneau de Fidi. »

### Lundi 17 février

« Mauvaise nuit pour tous les deux ; au surplus, Boni ne cesse de gémir. (...) R. remarque qu'il manque dans le tiroir de son bureau (qui est toujours ouvert) trois pièces d'or de 20 marks ! Nous cherchons dans la maison et trouvons chez la cuisinière plusieurs choses nous appartenant, horrible spectacle que celui de la coupable ! J'évite tout éclat et, en apparence, tout se passe dans le calme. »

### Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Theodor Muncker, <sup>(1)</sup> à Bayreuth, du lundi 17 février 1873

« Très cher ami !

Il résulte en effet des perquisitions effectuées dans les effets personnels de l'ensemble de nos domestiques, sur la base d'indications flagrantes, qu'un soupçon plus précis relativement au vol de trois pièces d'or de 20 marks (monnaie du grand duché de Bade) ne peut peser que sur notre cuisinière :

Margarethe Häussinger.

Nous n'avons pas trouvé, comme on pouvait s'y attendre, les pièces d'or, mais d'autres affaires dérobées tout à fait étrangères au ressort de son service.

Elle a une vieille tante chez Ruckriegel <sup>(2)</sup> (en face de chez nous) qu'elle fréquente assez souvent. Si vous pouviez enquêter sur le sort des trois pièces de vingt marks, la sécurité publique mise à part, vous m'obligeriez également, moins à cause du recouvrement espéré de l'argent qu'en raison de la justification que vous apporteriez à mes autres domestiques par la conviction du voleur. Veuillez maintenant avoir l'obligeance de m'indiquer ce que, pauvre donateur de festival scénique tourmenté, il me reste encore à faire dans cette affaire.

Avec les salutations les plus respectueuses

De votre  
très dévoué  
Bayreuth  
17 fév. 1873  
*Tard le soir.* »  
Richard Wagner

(Traduction : Michel Casse)

### Mardi 18 février

« Notre cuisinière a disparu ; les gens pensent qu'elle s'est jetée à l'eau. Un violent coup de sonnette, alors qu'il n'y avait personne à la porte, leur donne à penser que c'est sa mort qui s'est annoncée à nous ! Blandine est très souffrante (ses rhumatismes). »

### Mercredi 19 février

« Après avoir à peine dormi cette nuit, nous apprenons que celle que l'on croyait morte est chez une

(1) Johann Theodor von Muncker (Bayreuth, 29 mai 1823 - *idem*, 14 février 1900). Juriste en droit administratif et homme politique local. Le 29 mars 1863, il succéda à Friedrich Carl Dilcher comme maire de Bayreuth. Il conserva ce poste jusqu'à sa mort, à la suite d'un calcul biliaire, et, avec près de 37 ans, est le maire de Bayreuth qui resta le plus longtemps en fonction.

(2) L'auberge Ruckriegel se trouvait au 26 de la Sophienstraße, en face de la résidence de Wagner au 7 de la Dammallee. Le propriétaire était peut-être le brasseur Johann Ruckriegel (fondé en 1870).



© D. R.

Theodor von Muncker, maire de Bayreuth.

amie ; l'après-midi, elle vient elle-même, déclare qu'elle est une « chrétienne catholique », elle nie d'abord tout avec effronterie, mais finit par reconnaître que c'est elle qui a volé mes affaires ainsi que les trois pièces d'or ; cette scène de persuasion m'affecte effroyablement, tâcher de faire comprendre quelque chose, parler d'être humain à être humain, et ce coup d'œil dans cette corruption et cette misère morale ! »

### Mardi 25 février

« Nous en arrivons à parler de Jean-Sébastien Bach et de la manière dont il pouvait jouer ses œuvres ; R. pense que tout l'accent venait de l'orgue, mais qu'il était sans nuance ; Mozart, dit-il, est le premier à avoir introduit la couleur, raison pour laquelle on l'avait comparé à Raphaël. »

### Vendredi 28 février

« Encore des ennuis à propos de la cuisinière ; je vais voir nos « parrains », nos ouvriers, pour savoir s'ils peuvent m'aider. <sup>(3)</sup> Ces problèmes domestiques m'effraient, à quoi servent les femmes des directeurs d'usine, les médecins, les pasteurs, les autorités municipales ? Personne ne se soucie de quoi que ce soit ; il est impossible de trouver ici des domestiques convenables ; les logements des ouvriers, très bien situés, sont sombres et étouffants. — Lorsque je reviens à la maison, je trouve R. au piano, arrangeant afin qu'elle sonne mieux un passage de la Neuvième Symphonie. »

### Samedi 1<sup>er</sup> mars

« Magnifique temps de printemps ; j'envoie les enfants se promener jusqu'à Bürgerreuth et je vais moi-même me promener avec Fidi et Meyer, un ouvrier qui m'a recommandé une cuisinière. (...) Le soir, visite de M. Zumpe <sup>(3)</sup> au sujet de la copie ;

(3) Peut-être le « greffier du charbon » Carl Meyer et son épouse. Richard et Cosima Wagner avaient été, le 2 juin précédent, les parrain et marraine de leur fille Richardis Cosima (voir Bulletin des Rencontres Wagnériennes n° 354, avril-juin 2022, p. 9).

(3) Herman Zumpe (Oppach, Saxe, 9 avril 1850 - Munich, 4 septembre 1903). De 1872 à 1875, il travailla à la copie des partitions du *Ring* pour Bayreuth. Il fut ensuite compositeur et chef d'orchestre.

R. parle de la troupe italienne de Dresde, puis de Rossini et en particulier de l'ouverture de *La Pie voleuse* ; comme notre copiste avoue en souriant ne pas la connaître, R. s'échauffe et lui dit : « Mon cher, au-dessus de Rossini, il n'y a que Beethoven », et il lui explique que dans cette musique s'exprime toute la société élégante avec ses belles Italiennes et leurs bavardages. « Beethoven n'écrit sa musique pour aucune société, sauf peut-être une société de dieux » — il joue l'ouverture de *La Pie voleuse*, puis la symphonie en *la* majeur, que M. Zumpe doit diriger ici pour l'Association des amateurs de musique. Il joue ensuite des passages de la symphonie en *fa* majeur, puis de la *Pastorale* ; à peine a-t-il joué deux mesures de cette œuvre céleste que nous sommes hors de nous ; quelle incomparable puissance ! Personne n'écrit plus jamais de symphonies. R. dit : il a dû avoir une magnifique période d'exubérance lorsqu'il écrivit la Septième, il avait sans doute surmonté la tristesse que lui inspirait sa surdité et pensait probablement : « Rien ne pourra t'abattre. » Qui lui témoigna ensuite de la reconnaissance d'avoir créé de telles œuvres ?... R. considère que, même comparées à ses autres œuvres, la Septième et la Huitième sont incomparables par leur hardiesse et leur originalité ; il dit pourtant qu'il ne se gênerait pas, s'il devait les diriger à nouveau, pour les réorchestrer et que Beethoven n'a écrit ainsi pour l'orchestre que parce qu'il ne l'entendait plus. »

### Mercredi 5 mars

« La maison se transforme tout à fait en hôpital, Lusch, Loldi, Boni et Eva sont malades ou souffrantes, Kathchen ne va pas bien et je n'ai pas de cuisinière ! C'est là qu'il s'agit de garder la tête hors de l'eau ! Je fais des courses pour la maison avec Fidi et Eva (...). »

### Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Wölfel, <sup>(1)</sup> à Bayreuth, du jeudi 6 mars 1873

« Cher Monsieur Wölfel !

J'ai remarqué lors de ma visite d'aujourd'hui de la nouvelle maison, que les fenêtres du salon de l'étage sont calculées pour *trois* petites vitres, alors même que dans votre maison que j'habite maintenant la partie inférieure des volets se trouve recouverte d'une vitre haute (ainsi qu'il convient dans les habitations élégantes). Je vous prie de réaliser sur ce point une modification à mon avantage et de faire au moins aménager les fenêtres telles qu'elles sont actuellement dans votre maison. <sup>(2)</sup>

Avec mes meilleures salutations

Bayreuth.

Jeudi, 6 mars  
au soir

Votre

dévoué

Richard Wagner »

(Traduction : Michel Casse)

### Dimanche 9 mars

« R. a mal à son pied ; nous nous promenons ensemble dans les jardins du château, l'air est printanier (nous avons entendu ce matin le premier pinson). Son entreprise enlève à R. toute sa liberté d'esprit, il y pense sans cesse. »

(1) Carl Wölfel (1833-1893). Maître maçon et architecte de Bayreuth. Il était chargé de la construction de la maison d'habitation des Wagner, Wahnfried.

(2) La maison du 7 de la Dammallee, que les Wagner habitèrent de septembre 1872 à avril 1874, en attendant l'achèvement de Wahnfried, avait été bâtie par et appartenait à Carl Wölfel.



Alexandre Ritter.

### Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Alexander Ritter, <sup>(3)</sup> à Wurtzbourg, du dimanche 9 mars 1873

« Mon cher neveu !

Je te demande de la manière la plus sérieuse, avec un conseiller expérimenté sous la main, de me choisir un vin de table (blanc) convenable, parmi les crus de Wurtzbourg. On me dit que le « *Klostergarten* » possède et produit un vin de table vraiment *léger*. Envoie-m'en 12 bouteilles à titre d'essai : que l'expéditeur prenne l'avance postale dessus.

Je me suis en effet convaincu que depuis longtemps je ne bois sous l'intitulé *vin du Rhin* que de la camelote mélangée et falsifiée. Alors que celui de Wurtzbourg, à cause de son impopularité, a la réputation d'être au moins présenté pur et non trafiqué.

Dieu te bénisse !

Dans la hâte et le besoin

ton

auguste

oncle

Bayreuth

10 mars 1873

Richard Wagner »

(Traduction : Michel Casse)

(3) Alexandre Ritter (Narva, Estonie, 7 juin 1833 - 12 avril 1896). Fils de Julie Ritter (1794-1869), qui avait la connaissance de Richard Wagner à Dresde au début des années 1840, et fut pour lui une amie maternelle et une bienfaitrice (depuis 1851, elle lui payait une rente annuelle de 800 thalers). Elle lui avait confié son fils pour qu'il poursuive sa formation musicale. Célèbre violoniste, il avait épousé en 1854 Franziska Wagner (1829-1895), fille aînée d'Albert, le frère aîné de Richard. Leur fille Hertha épousa en 1902 le compositeur et chef d'orchestre autrichien Siegmund von Hausegger (1872-1948). Alexandre Ritter, surnommé « Sasha », composa deux opéras : *Der faule Hans* (Hans le paresseux) et *Wem die Krone?* (À qui la couronne ?). Il eut une forte influence sur le jeune Richard Strauss qu'il convainquit d'écrire son premier opéra, *Guntram*, et introduisit aux essais théoriques de Richard Wagner.

### Lundi 10 mars

« Il me dit qu'il a envie de donner une forme officielle à sa plaisanterie (selon laquelle c'est un malheur que Napoléon ne soit pas resté vainqueur, car alors, il aurait été le maître en Allemagne, il se serait renseigné sur les choses de l'Allemagne, et il lui aurait construit son théâtre). »

### Mardi 11 mars

« (...) il me parle à nouveau de la Septième Symphonie (en *la* majeur) et me dit : « Il est absolument merveilleux qu'une même pensée originelle produise deux phénomènes distincts dans le temps ; c'est pour moi l'image complète des fêtes en l'honneur de Dionysos ; bien sûr on ne s'en aperçoit pas quand on écoute l'œuvre, mais si un maître plein d'esprit avait voulu le faire, on ne pourrait se représenter la chose autrement. Tout d'abord le héros et le joueur de flûte, puis le peuple se rassemblant (la scala), ensuite ce thème ravissant qui présente dans les sinuosités de son mouvement toute la signification de la procession, etc. ; l'andante est la tragédie, le sacrifice du dieu, le souvenir que l'on garde de Dionysos Zagreus (toi aussi, tu as souffert), puis la fête paysanne, les vigneron et autres gens de la campagne agitant leurs thyrses, et enfin, en conclusion la bacchanale. Mais la musique a un caractère beaucoup plus idéal que tout cela et ce serait de la folie que de fixer un tel programme ; c'est seulement à partir de la méditation et du souvenir que s'impose à moi une telle image qui est, elle aussi, infiniment idéale dans la méditation et il ne s'agit pas d'une fête à laquelle nous participerions véritablement. » »

### Vendredi 14 mars

« À midi, nous en venons à parler des ouvertures de *Léonore* ; il est étrange que Beethoven en ait esquissé quatre et qu'il se soit risqué sur ce terrain, l'opéra, peu sûr pour lui. — « Je peux m'imaginer cette incertitude, me dit R., après avoir écrit l'ouverture de *Tannhäuser*, je me disais encore : mon Dieu, si quelqu'un venait te dire qu'en réalité, il faut s'y prendre tout autrement ! » »

### Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Emil Heckel, <sup>(1)</sup> à Mannheim, du lundi 17 mars 1873.

« Attention. Voici venir un beau poème !  
Donc... :

Vive le Kapellmeister Frank ! <sup>(2)</sup>  
Qu'il nettoie à l'orchestre le banc  
Où était assis le « coupeur puant »,  
Bravement lui-même s'y asseyant.  
Alors il trouvera devant lui s'ouvrant  
L'armoire à partitions de Wagner sans cran,  
Même si cela devenait breuvage amer pour Vincent  
Et qu'il fit une maladie par conséquent.  
Patrocle aussi un jour s'en alla en claquant ;  
Moi, je crie : vive le Kapellmeister Frank !

R. W., poète. »

(1) Emil Heckel (1831-1908). Marchand de musique et d'instruments, et éditeur musical de Mannheim. Fondateur en 1871 et président de l'association Wagner de Mannheim.

(2) Le maître de chapelle de Mannheim Ernst Frank y avait fait jouer pour la première fois *Lohengrin* sans les importantes coupures habituelles de son prédécesseur, Vincent Lachner, peu disposé vis-à-vis de Wagner.



« ... la fête paysanne, les vigneron et autres gens de la campagne agitant leurs thyrses... »  
**Le Triomphe de Bacchus (Dionysos), par Frans Francken II (1581-1642), peintre entre 1616 et 1618.**  
Huile sur cuivre (Staatliche Kunsthalle de Karlsruhe).

**Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Votz et Carl Batz<sup>(1)</sup>, du jeudi 20 mars 1873**

« Chers amis et bienfaiteurs !

Je me trouve donc dans la situation de vous prier de me faire avant la fin de ce mois un envoi d'argent particulièrement important, vu que mes besoins à cette époque s'élèvent à 5 000 fr. Voyez donc ce que vos rentrées et vos attentes rendent possible.

Je vous adresse mes meilleurs remerciements pour les 12 bouteilles de Bordeaux : ce fut un secours dans un moment de détresse, car Bordeaux ne semble pas exister du tout dans ce pays-ci. Mais à présent c'est *Calvet* de Bordeaux<sup>(2)</sup> lui-même qui m'a donné sa parole, et c'est pour cela que je vous remercie de continuer à utiliser la source de Francfort !

J'implore sur vous toutes les bénédictions du ciel et nous souhaite de tous côtés une excellente prospérité !

Bayreuth,  
20 mars 1873.

Votre  
dévoué  
Richard Wagner. »  
(Traduction : Michel Casse)

**Vendredi 21 mars**

« Carlyle<sup>(3)</sup> fait remarquer que nous ne savons que bien peu de choses des grands hommes qui apparaissent comme des ombres à la postérité, et cela me fait penser à ce Journal par lequel je voudrais léguer aux enfants l'être même de R. avec la plus grande précision possible et donc, pour que l'image leur reste, j'écris ici le moindre mot de R., même ce qu'il dit à mon sujet en dépit de ma modestie, mais, je le sens bien, la tentative échoue, comment pourrais-je rendre la couleur de la voix, l'accent, le mouvement, le regard ? Mais c'est quand même peut-être mieux que rien et je continue donc cet ouvrage un peu sot. »

**Samedi 22 mars**

« Nous parlons de Fidi, R. dit : « Je voudrais vraiment qu'il se dégage totalement de mon influence, qu'il soit libre comme Siegfried face à Wotan et même, peut-être, qu'il s'oppose à moi comme mon adversaire ! » »

**Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Batz, du mercredi 26 mars 1873**

« Bayreuth, 26 mars 73.

Deux mots rapides seulement, cher ami, pour vous orienter instantanément ! Dans l'envoi de la circulaire, il y a eu tout simplement une certaine lenteur : M. Feustel était absent... et les autres avaient... cru ! À présent, tout est en route.

Je n'ai pas les idées très claires au sujet de Londres, et c'est la raison pour laquelle j'ai pour le présent complètement laissé tomber ; c'est aussi pour

(1) Carl Voltz (1839-1897), marchand de vin et négociant de Mayence. Carl Wilhelm Batz (1838-1894), auteur dramatique, de Wiesbaden. Suite à la nouvelle loi sur les droits d'auteur de 1872, ils s'étaient présentés à Wagner comme agents théâtraux et avaient conclu avec lui un contrat sur les droits de représentation de ses opéras, de *Rienzi* aux *Maîtres chanteurs* qui devait être une source de conflits permanents avec le compositeur.

(2) Octave Calvet (1826-1886), avait repris en 1870 la maison fondée en 1823 à Bordeaux sous la raison J. Calvet & Cie par son père Jean-Marie.

(3) Thomas Carlyle (Ecclefechan, comté de Dumfries et Galloway, 4 décembre 1795 - Chelsea, Londres, 5 février 1881). Écrivain, satiriste et historien anglais. Il est notamment l'auteur d'une *Histoire de la Révolution française* (1837) et d'une *Histoire de Frédéric II de Prusse* (1858).

cela que le déplacement du concert de Cologne ne me convenait pas, étant donné qu'absolument personne ne pouvait supposer que je dirigerais le 23 à Cologne, et le 25 à Londres, alors que le maintien du 25 pour Cologne m'aurait été *fort* opportun. — Il n'en est par conséquent résulté qu'une confusion pénible pour moi.

Avec l'argent, voyez ce que vous pouvez faire au mieux, n'est-ce pas ?

Comme j'attends d'un jour à l'autre l'envoi de Bordeaux, également en bouteilles, Francfort, pour lequel je vous reste *très reconnaissant*, peut maintenant être négligé.

Le vin blanc de *Voltz* ne me va pas de nouveau : il me provoque une acidité insupportable. Je veux le laisser *vieillir*, et désirerais vivement pendant ce temps obtenir un vin de table blanc corsé, légèrement plus âpre, non acide. Mais ? !

Avec mes meilleures salutations

votre  
dévoué  
RWagner. »  
(Traduction : Michel Casse)

**Vendredi 28 mars**

« Le temps est magnifique mais les enfants ne sont pas bien et Fidi est au lit — je cours toute la matinée à la recherche d'une repasseuse, puisque Kathchen est à nouveau souffrante, et au cours de ma promenade, je monte à la tour de la ville où je trouve, spectacle romantique ! une jeune fille en train de travailler et de repasser !... »

**Samedi 29 mars**

« R. et moi allons voir la nouvelle maison et il s'irrite que les travaux avancent si lentement. (...) La Société philharmonique de New York a nommé R. membre d'honneur. »

**Lettre de Richard Wagner, de Bayreuth, à Carl Wölfel, à Bayreuth, du samedi 29 mars 1873.**

« Très cher Monsieur Wölfel !

Notre choix s'est porté sur le modèle que j'ai désigné par trois croix rouges ; voudriez-vous donc en passer commande ? Nous supposons que la grille recevra encore au-dessus une balustrade en bois poli (c.-à-d. une main courante), de sorte qu'elle sera peut-être aussi un peu plus haute que 1 mètre seulement, étant donné que ma femme s'inquiète que la galerie ne soit trop basse et ne lui donne le vertige.

Je vous recommande encore vivement de vous montrer un peu plus sévère avec les charpentiers : on se plaint pendant la construction qu'on ne peut pas avancer plus à cause de leur absence.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le retard dans les travaux du jardin m'inquiète, car c'est *maintenant* la période des plantations, mais vu la lenteur de Monsieur le maître des prairies<sup>(4)</sup> relative aux travaux préparatoires de drainage, il nous est encore tout à fait impossible de prévoir quand ce sera le cas.

Voudriez-vous faire quelque chose à ce sujet ?

Respectueusement,

votre  
dévoué  
Richard Wagner »  
(Traduction : Michel Casse)

(4) Les plantations du jardin de Wahnfried avaient été confiées au jardinier de la Cour royale, Gottlieb Eisenbarth (1821-1906), puis à son fils Adolf.

## Lundi 31 mars

« Grande promenade avec R. et les enfants par un temps magnifique et nous entrons à l'auberge de Rollwenzel ;<sup>(1)</sup> R. ne peut s'empêcher de rire en me voyant dans cet endroit et crie sans cesse : « Le Prince ensorcelé, le Prince ensorcelé ! » Il évoque le souvenir des parties de campagne de sa jeunesse, des conversations que l'on y avait, des disputes au sujet de Frédéric le Grand, de Joseph II, de Napoléon. Soudain, silence, l'ouverture du *Freischütz*. Ce sont là les impressions qui l'ont alors infiniment ému. Un lièvre traverse un champ. « C'est incompréhensible, s'écrie R., que ces animaux vivent encore si près des hommes. » »

**Lettre en français de Richard Wagner, de Bayreuth, à Giovannina Lucca,<sup>(2)</sup> à Milan, du lundi 31 mars 1873.**

« Héroïque et chère amie,

Je vous remercie de tout mon cœur des nouvelles que vous me donnez, et j'ai lieu d'admirer encore une fois votre énergie, votre intelligence et votre dévouement. Vous avez parfaitement bien fait de tenir à ce que Campanini, auquel je vous prie d'adresser mes compliments et mes remerciements, donne *Lohengrin* car d'après tous les comptes rendus que j'ai reçus je vois que c'est lui qui a soutenu l'œuvre. J'espère que vous n'avez pas été trop altérée par le combat qui s'est livré au sujet de mon œuvre ; entre nous soit dit, je ne saurais le prendre tellement au sérieux, car *Lohengrin* et moi nous ne sommes plus d'âge à craindre beaucoup les sifflets. Vous seule mon excellente et intrépide amie, vous me faites peine car vous devez avoir beaucoup souffert. J'aime à croire que vous pourrez faire continuer les représentations de *Lohengrin* et si c'est possible je crois aussi que les sifflets cesseront.

Je suis toujours souffrant, incapable d'écrire des lettres, je dicte celle-ci ; voulez-vous donc vous charger de mes remerciements et compliments pour Mr. Faccio,<sup>(4)</sup> l'habile et consciencieux chef d'orchestre, pour Mr. Thomas<sup>(5)</sup> un membre allemand de l'orchestre qui a eu la bonté de me rendre compte des quatre premières représentations et pour tous les chanteurs qui ont consacré leur talents à la reproduction de mon œuvre et qui en ont été en partie si mal récompensés.

Je me souviens qu'à Paris je retirerai mon *Tannhäuser* du théâtre de l'Opéra par commisération pour

(1) Vieille auberge de Bayreuth, à Colmdorf, sur la Königsallee, à environ trois kilomètres de la maison présente des Wagner. L'écrivain Jean-Paul avait l'habitude d'y passer une partie de sa journée et d'y travailler.

(2) Giovannina Strazza (Fontanelle di Cernobbio, prov. de Côme, 1814 - Milan, 19 août 1894), éditrice de musique, veuve de Francesco Lucca, décédé l'année précédente. Elle joua un rôle moteur pour faire représenter *Lohengrin* à Milan. Dans sa jeunesse, il avait été question d'un mariage avec Vincenzo Bellini. Sa maison, dont elle était la tête pensante, édita trois des opéras de Verdi : *Le Corsaire*, *Attila* et *Les Brigands*.

(3) Italo Campanini (Parme, 30 juin 1845 - Villa Vigatto, près de Parme, 14 novembre 1896). Ténor italien. Après des débuts en 1869 à Odessa dans le *Trouvère* en Manrico, il connut son premier grand succès à Bologne avec la première italienne de *Lohengrin*, dans le rôle titre. Sa carrière connut son apogée à Londres dans les années 1870 et à New York pendant les années 1880 et 1890.

(4) Franco Faccio (Vérone, 8 mars 1840 - Monza, 21 juillet 1891). Compositeur et chef d'orchestre. Directeur du théâtre de la Scala de Milan de 1871 à 1890.

(5) J. Georg Thomas : *kapellmeister* au théâtre municipal Frédéric-Guillaume de Berlin en 1851, directeur musical au théâtre Drury Lane de Londres en 1854, directeur des chœurs et de la musique de l'opéra allemand d'Amsterdam, membre de l'orchestre de la Scala de Milan.



Italo Campanini en Lohengrin lors de la première au Metropolitan Opera de New York en 1883.

mes chanteurs et afin de ne plus les exposer à des injures auxquelles il est difficile d'opposer le calme qu'exige toute production artistique. Plusieurs de mes amis ont trouvé que je commettais une faute et que si j'avais laissé jouer mon œuvre, l'opposition se serait lassée. Je n'ai pas alors voulu tenter cette chance, ainsi que je vous le disais, par égard pour mes chanteurs. Peut-être voudrez-vous la courir et réussirez-vous.

Quoiqu'il soit je dois des remerciements doubles aux exécutants, car il faut un sang froid et un courage admirables pour continuer de jouer et de chanter au milieu de tempêtes qui convenaient si mal à une œuvre d'art. Il serait si simple de ne pas aller au théâtre quand on donne *Lohengrin* que je ne m'explique pas que mes ennemis, qui paraissent nombreux, ne choisissent pas ce moyen de faire tomber mon œuvre au lieu d'avoir recours aux sifflets qui leur font aussi peu d'honneur qu'ils font de mal à une production faisant appel à tout autre genre de critique.

Je me suis délivré de presque tous mes engagements ma santé ne permettant encore aucune fatigue et jusqu'au 15 avril vos nouvelles me trouveront ici. Pour vous, chère et digne amie, je souhaite que l'issue de cette lutte singulière soit aussi bonne que le mérite votre courage, votre persévérance et votre habileté ; je considère comme mon vrai triomphe italien celui de Vous avoir gagnée et plein de reconnaissance et d'amitié je vous serre la main comme votre tout dévoué

Richard Wagner.

Ma femme vous envoie ses plus affectueux compliments. »

# WAGNER ET NAPOLEÓN, OU LA MAIN DU DESTIN

par Christian Ducor <sup>(1)</sup>

Comment Richard Wagner, né en un lieu et en un moment si déterminants de l'épopée napoléonienne, aurait-il pu échapper à l'influence, qu'elle fut ombre ou lumière, portée par l'Empereur des Français sur tout Européen au XIX<sup>e</sup> siècle ?

Autrement dit, et au-delà de simples coïncidences historiques, existe-t-il dans l'œuvre de Wagner une trace laissée par la légende noire ou dorée de l'Empereur ? C'est la question-même qui touche à la propre approche politique par Richard Wagner de son art poétique et musical, mais aussi corrélativement à sa production intellectuelle, ses écrits (lesquels ne doivent cependant pas être considérés comme un système), car Wagner se comprit aussi comme penseur ou théoricien.

En effet sous un rapport historique ou musical, la figure de l'Empereur s'est imposée de façon explicite notamment dans les premières années créatrices, où la mission politique de l'art apparaît clairement (dans les œuvres de jeunesse et celles du premier séjour à Paris de 1839 à 1842).

De même, mais de façon plus subtile, voire subliminale, l'Empereur s'imprime dans son œuvre de la maturité, et dans sa pensée conceptuelle, toujours indispensable pour saisir sa « Weltanschauung » où la figure politique de Napoléon permettra à l'art allemand de se hisser justement au-dessus de la politique.

L'Empereur a constamment et tellement accompagné la vie de Wagner au point que ce dernier, parfois avec humour, mêlera son propre destin à celui de l'Empereur et même des empereurs français ! Ainsi, dans le journal de Cosima à la date du 4 septembre 1870, Wagner affirme : « je suis fatal aux Napoléons : j'avais six mois au moment de la bataille de Leipzig, et voilà que Fidi (i.e. Siegfried Wagner) met la France

en bouillie ». (cité aussi par Martin Gregor-Dellin, *Richard Wagner*, Fayard, 1981, page 630).

C'est presque la question de la « destinée napoléonienne » de Wagner qu'il s'agit de poser. Et si cette question reste finalement sans réponse, l'évocation, parfois allusive, de la figure de Napoléon dans l'œuvre de Richard Wagner en tant qu'histoire et légende, illustre les rapports entre la France et l'Allemagne.

## 1813

Le Royaume de Saxe, allié de l'Empire français, est au printemps 1813 le théâtre de la campagne d'Allemagne contre la sixième coalition, et Napoléon est lui-même présent sur le sol saxon au mois de mai 1813.

Le 2 mai 1813, c'est la bataille de Lützen, (ou Grossgörschen) dans les environs de Leipzig, et dès le lendemain Leipzig est occupée par les troupes françaises.

Puis à la veille de la naissance de Wagner les 20 et 21 mai 1813, se déroule la bataille de Bautzen (appelée Wurschen sur l'art de triomphe) ville située à l'est de la Saxe.

C'est donc dans une ville occupée par les français que le 22 mai 1813, naît Richard Wagner dans le quartier de Brühl, quartier juif de Leipzig également quartier des fourreurs et des tanneurs, dans une maison aujourd'hui disparue, fils de Friedrich Wagner.

Le 5 juin 1813, la famille Wagner fuit la ville pour se réfugier dans le village de Stötteritz, aux portes de Leipzig.

Pendant cette période, Napoléon résidera à Dresde, au palais Marcollini, où se déroulera le 28 juin 1813, la rencontre avec Metternich, à la recherche d'une paix introuvable. Cette rencontre entraînera l'Autriche à rejoindre la coalition prusso-

(1) Première partie de la conférence présentée par Christian Ducor le 27 novembre 2021 au Grand Théâtre de Bordeaux.



L'entrée sur la Friedrichstrasse du palais Marcollini, à Dresde, où logèrent Napoléon et Wagner.

russe contre la France, laquelle décidera du destin de Napoléon.

Le palais Marcollini constitue donc la première demeure commune à Wagner et Napoléon, puisque, début avril 1847, pendant la période de Dresde, Wagner déménagera dans un appartement au premier étage, pour des raisons financières car le loyer est moins élevé (100 thalers au lieu de 220).

Dans son autobiographie, Wagner indique apprécier ce logement pour le calme de sa situation et le parc où se situe une Fontaine de Neptune.

Mais le palais Marcollini n'est pas la seule demeure commune à être décrite dans *Ma Vie*.

En effet, le roi de Saxe, lorsqu'il vient à Leipzig, demeure dans un immeuble, le Königshaus, situé sur la place du marché, (appelé aussi Thoméhaus et Apelhaus du nom de ses occupants successifs), immeuble où l'oncle Adolph Wagner habitera aussi, et où Richard Wagner enfant habitera, certes ponctuellement, en septembre 1822. Dans ses mémoires, Richard Wagner fait aussi une description détaillée de cet immeuble où descendaient les princes de Saxe quand ils séjournaient à Leipzig : « le roi n'occupait ses appartements que quelques jours par an tout au plus, et c'est dans ses pièces somptueuses que l'on me fit coucher ; je me plaisais énormément dans ces grands salons fantastiques ».

Dans ce même immeuble, se tiendra peu avant la Bataille des Nations la rencontre entre Napoléon et le roi de Saxe Frédéric-Auguste.

La Bataille de Leipzig ou des Nations se déroule du 16 au 19 octobre 1813, et constitue un des événements fondateurs ou tout au moins un jalon déterminant vers l'unité allemande. Elle est évoquée par Richard Wagner dès les premières lignes de son autobiographie, quand il évoque la figure paternelle de Friedrich Wagner, greffier de police de Leipzig, mort le 23 novembre 1813 de la fièvre typhoïde épi-



**La Maison du Roi,**  
dite aussi « Maison Thomé » ou « Maison Apel »,  
sur la place du Marché de Leipzig en 1875.  
Photographie de Hermann Walter (1838-1909).

démique consécutive aux événements militaires (cette bataille qui est la plus importante et plus sanglante des batailles jusqu'à la Première Guerre mondiale, a vu 600 000 combattants s'affronter, parmi lesquels on dénombrera 100 000 morts et blessés).



**Le champ de bataille à Leipzig devant la porte de Ranstadt (proche de la maison des Wagner) le 20 octobre 1813.**  
Gravure de Christian Gottfried Heinrich Geißler.

En évoquant l'image paternelle, on peut relever une intrication entre la vie de Richard Wagner et l'histoire qui se déroule entre la naissance du fils et la mort du père. On peut imaginer la force symbolique de ces coïncidences dans l'esprit de Richard Wagner de voir ainsi son origine et son destin associés *ab initio* à celui de Napoléon.

Sur la personne de Friedrich Wagner, c'est dans la biographie de Joachim Koehler (*Der Letzte der Titanen*, Classen 2001, page 28) que l'on trouve des éléments éclairants : « le juriste doué pour les langues avait fait sa carrière grâce à Napoléon. Depuis que le roi Frédéric-Auguste s'était allié avec le Corse en 1806 et avait introduit le Code Napoléon, le français et l'étude de langues étrangères étaient demandés dans l'administration saxonne. Le juriste éduqué, qui possédait une bibliothèque classique complète, parlait aussi couramment la langue de Racine et Molière. On lui a confié la réorganisation de la police de Leipzig. Quand les troupes napoléoniennes sont entrées à Leipzig en 1813, il a obtenu du commandant de la ville, Davout, le titre de chef provisoire de la nouvelle police de la sécurité municipale ».

Ce biographe avance que l'historiographie du point de vue d'un nationalisme allemand tend à considérer Friedrich Wagner comme un « Kollaborateur ». On ne sait quelle figure paternelle Richard Wagner s'était forgée, mais on peut spéculer que cette « qualité » du père a dû interroger la conscience nationaliste du fils.

Il ajoute que « la loyauté de Friedrich Wagner résidait aussi dans le faible de Napoléon pour la franc-maçonnerie. Friedrich Wagner appartenait à la loge de Leipzig « Balduin zur Linde » depuis longtemps ».

Mort un mois après la bataille d'une épidémie, Friedrich Wagner a disparu pratiquement sans trace. La nuit de sa mort, le greffier de ville a seulement noté qu'un lieutenant prussien était mort (le chef de la police dépourvu de pouvoir ne comptait plus).

Il n'est pas inconcevable que Friedrich Wagner ait pu rencontrer Napoléon, compte tenu de sa position élevée, mais nous n'avons aucune trace, serait-on tenté de rajouter : hélas !

## 1830

Pour lier ces aspects proprement historiques, et si on peut être à peu près sûr que Richard Wagner n'a jamais rencontré Napoléon I<sup>er</sup>, ni même son neveu Napoléon III, en revanche, il existe, bien après, des correspondances de Richard Wagner avec le Comte Alexandre Walewsky (1810-1868), alors que ce dernier, fils naturel de Napoléon et de Marie Walewska, a des fonctions comme ministre des Beaux-Arts et interviendra lors de la création du *Tannhäuser* à Paris en 1861 (*Ma Vie*, page 692), personnage rencontré à l'instigation de Metternich.

Mais auparavant, le Comte Walewsky avait été diplomate, sénateur et chargé d'une mission secrète en Pologne en 1830. Il se battit, dès cette date, pour la cause de l'indépendance polonaise.

1830 est une année très politique : celle de la révolution de juillet à Paris, l'insurrection aboutissant à l'indépendance de la Belgique, des troubles en Saxe alors que Wagner est étudiant à Leipzig, et déjà il compose une « Politische Ouverture », inachevée et perdue et dont le thème est « Friedrich und die Freiheit » [« Frédéric et la liberté »].

En novembre 1830, c'est l'insurrection polonaise contre le pouvoir russe, qui se terminera en 1831 par

la capitulation de Varsovie. De nombreux réfugiés politiques polonais fuiront en Allemagne où ils bénéficieront d'un mouvement de sympathie. Richard Wagner témoigne dans *Ma Vie* de son accueil enthousiaste, pour les réfugiés et militaires polonais qui voulait rejoindre la France.



© Halbut / Wikipedia

### « Le Réfugié polonais ».

Gravure extraite d'une série de xylographies anonymes dépeignant le soulèvement de 1831 et ses conséquences. (Musée de l'armée polonaise à Varsovie.)

Le 3 mai 1832, Richard Wagner prend part à un banquet de réfugiés polonais à l'occasion de la constitution. « Plus tard, le rêve de cette nuit prit pour moi la forme d'une composition orchestrale : je dirais à l'occasion la destinée de cette œuvre » (*Ma Vie*).

L'ouverture *Polonia*, fut ultérieurement composée à Berlin fin juin-début juillet 1836 (Richard Wagner est en fuite pour échapper à ses créanciers de Magdebourg).

Cette ouverture est donc un souvenir de la soirée de fête, où il avait entendu des chants patriotiques polonais, et notamment « la Pologne n'est pas encore perdue », *Mazurek Dabrowskiego*, ou Mazurka de Dabrowski. Ce chant écrit en 1797 (créé le 1<sup>er</sup> juillet 1797 à Reggio di Emilia), est le chant des légions polonaises de l'Armée de la campagne d'Italie, et dont le texte a été écrit par le général Josef Wybicki, chant qui était un hommage à Bonaparte.

L'ouverture suit la forme sonate, en trois parties, avec une interpolation inattendue de la danse polonaise avant la section conclusive.

Le manuscrit a été apporté à Paris en 1839, a été perdu puis retrouvé en 1869 par Jules Pasdeloup.

Richard Wagner offrira la partition pour l'anniversaire de Cosima (journal du 25 décembre 1881), et la jouera même au piano. « elle aurait eu grande allure et aurait eu certainement beaucoup de succès avec un orchestre militaire populaire tel que je me l'imaginai ».

Mais, le texte de la mazurka de Dabrowski, général polonais est surtout un hymne à Napoléon, dont



© Mathiasrex / Wikipedia

« Au nom de Dieu, pour notre liberté et la vôtre ».  
Drapeau de l'insurrection polonaise de novembre 1830.  
(Musée de l'armée polonaise à Varsovie.)

les paroles proclament « Bonaparte nous a donné l'exemple comment nous devons vaincre ».

Ce chant patriotique est depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle l'hymne national polonais, le seul hymne national rendant hommage à Napoléon.

C'est donc le message subliminal porté par cette ouverture.

Dans *Ma Vie*, Richard Wagner évoque le projet d'un triptyque d'ouvertures politiques dont *Polonia* aurait constitué le premier terme, *Rule Britannia* le deuxième, et « j'avais en vue une troisième que j'aurais intitulée *Napoléon*. Le choix des effets me préoccupait et je me posais le dilemme esthétique suivant : fallait-il, oui ou non, que le coup final du destin qui atteint l'empereur en Russie fut symbolisé par un coup de tam-tam ? Je crois que ce sont les scrupules que m'inspirait la pertinence de ce coup qui me retinrent dans l'exécution de mon plan ».

Le journal de Cosima, le lundi 12 juillet 1869, revient sur cette explication : il voulait présenter son « héros à son apogée jusqu'à la campagne de Russie, et de là, jusqu'à la décadence, mais (il avait) besoin pour la pointe de la pyramide de coups de tam-tam : incertain de la légitimité du tam-tam dans la musique, il avait demandé conseil. Ne pouvant se décider à employer le tam-tam, (il avait) renoncé à tout le projet ». Richard Wagner établit comparaison avec la *Symphonie funèbre et triomphale* de Berlioz « le tam-tam n'est que de la barbarie », « les coups de tam-tam enlèvent à la musique à son caractère idéal ».

Mais si finalement Richard Wagner n'a jamais composé une ouverture *Napoléon*, ne nous a-t-il pas laissé à la place un grand opéra sur la légende napoléonienne ? C'est l'hypothèse anglaise de *Rienzi*.

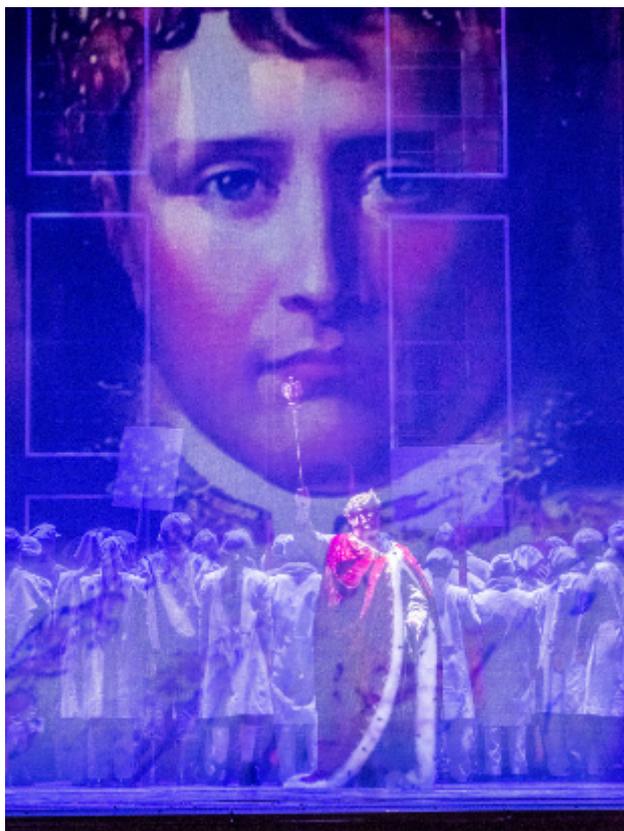
Richard Wagner indique dans son autobiographie avoir conçu ce projet après la lecture du roman *Rienzi, le dernier tribun* de Edward Bulwer-Lytton en 1837, date à laquelle il commence à travailler au livret (il rencontrera ultérieurement le fils de l'auteur auquel il confirmera cette source d'inspiration).

Cependant, un musicologue anglais John Deathridge a relevé que l'opéra de Wagner présente plutôt des ressemblances avec une pièce de théâtre *Rienzi* de l'autrice anglaise Mary Mitford, écrite en 1828. Il pointe les analogies tant sur la forme, en cinq actes,



© Rupert Laif - Tiroler Landestheater

Le tribun romain et l'Empereur.  
*Rienzi* dans la mise en scène de l'opéra d'Innsbruck.



© Rupert Laif - Tiroler Landestheater

que, surtout, sur le fond : les deux carrières comme tribun et sénateur (séparés dans la chronologie et le roman) sont regroupées en une seule chez Richard Wagner. L'arrière-plan politique de l'apogée de la chute de Rienzi (plus développée dans le roman) est simplifié, avec une histoire d'amour centrale qui influence l'action.

Mitford établit une similarité dans les deux trajectoires biographiques, ainsi que les relations avec le langage et le discours sur la liberté.

Déjà, en 1821 dès la mort de Napoléon, une longue comparaison entre ce dernier et Rienzi avait été développées dans une célèbre revue du parlement anglais *The Pamphleteer*, relevant une trentaine d'éléments biographiques ou psychologiques communs aux deux « tyrans ».

Cette hypothèse anglaise a trouvé un écho dans une mise en scène récente de *Rienzi* à l'Opéra d'Innsbruck où la figure de Napoléon était utilisée à titre d'illustration.

Pendant l'été 1839, Richard Wagner fuit Riga avec Rienzi en poche, et après un voyage de sept semaines, en passant par Londres, il débarque le 20 août 1839 à Boulogne-sur-Mer, qu'il quittera le 16 septembre 1839 pour venir à Paris. Pendant ce premier mois vécu sur le sol français, Richard Wagner logera dans une modeste auberge dans les environs de Boulogne à l'enseigne « le petit caporal ».

## 1840

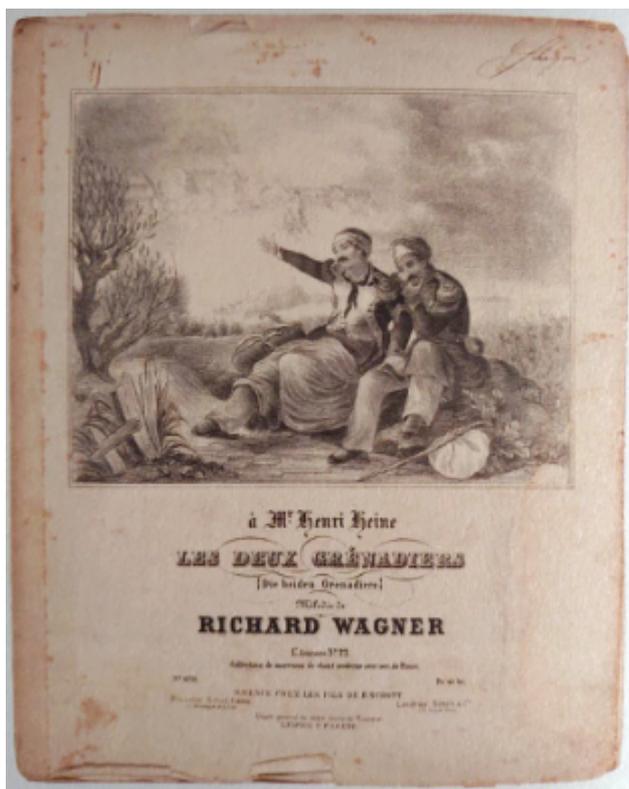
Fin décembre 1839-début janvier 1840, Richard Wagner va composer une mélodie, *Les Deux Grenadiers*, sur un poème de Heinrich Heine, spécialement traduit pour lui, selon Richard Wagner, par Loeves-Weimars. Ce poème a également inspiré Robert Schumann, à la même époque.

Ce poème, qui est un dialogue entre deux grenadiers au cours de la retraite de Russie, chante l'apothéose de Napoléon, avec la reprise de la Marseillaise en finale.

Richard Wagner fait imprimer à ses frais la partition avec une illustration de Kietz. Cosima racontera des décennies plus tard comment Richard Wagner avait lui-même chanté cette mélodie dans un salon parisien devant une « verblüfften vornehmen Gesellschaft » (société perplexe) et comment il en avait été exfiltré comme un « begossener Pudel » (caniche mouillé).

C'est une pièce de vastes dimensions, plus de cent mesures, avec une partie de piano orchestrale et une ligne vocale alternant le chant, l'arioso et le récitatif.

Elle appartient au registre de la mélodie française, s'inscrivant dans la lignée de Meyerbeer, dépassant l'esthétique de la simple romance de salon. C'est donc une œuvre ambitieuse, que Wagner a composée pour baryton, selon son autobiographie (à la différence de ses autres mélodies françaises qui sont pour voix féminine).



Page de titre de la partition des *Deux Grenadiers*.

Richard Wagner parle beaucoup des *deux Grenadiers* dans son autobiographie : « j'en étais très satisfait, il n'était pas possible de la chanter à cause de la *Marseillaise* qui ne se faisait plus entendre qu'au bruit du canon et des fusillades dans la rue ».

Plus longuement, Richard Wagner évoque les mésaventures qu'il rencontrera pour la réimpression de cette œuvre en Allemagne. L'œuvre est réimprimée sans le consentement de Wagner, avec le texte original de Heine sur la musique de Wagner, ce qui produit un effet grotesque. Puis Richard Wagner apprend en 1848 que l'œuvre a encore été rééditée, mais ne touchant aucun droit, il conclut qu'il ne veut pas payer un exemplaire à ses frais.

Enfin, dans une lettre à Robert Schumann, du 29 décembre 1840, Richard Wagner pratique l'auto-dérision sur son expérience à Paris : « il est heureux que je ne meure pas de faim. Bientôt, vous entendrez parler de choses importantes de moi. Je vais devenir célèbre ».

Ensuite, il parle de sa composition, *Les Deux Grenadiers*, et son absence de succès à Paris et plaisante à ce sujet : « ils ont été ici et là chantés, ils m'ont rapporté l'ordre de la légion d'honneur et une pension de 20 000 francs par an, que je tire directement de la caisse privée de Louis-Philippe ».

Mais l'événement qui unit histoire et légende, est sûrement le retour des cendres de Napoléon, auquel, le 15 décembre 1840 à 7 h du matin, par une température glaciale de moins six degrés, Richard Wagner assiste depuis la terrasse des Tuileries.

Pour cette occasion, dont il mesure la double dimension, il rédige quelques strophes :

Die Trommel ruft den Bürgern auf  
Aus ihren Schlaf weckt die Stadt  
Den Kaiser zu begrüßen  
Der Kaiser kehrt zurück !

Le tambour appelle les citoyens  
La ville les éveille de leur sommeil  
Pour saluer l'empereur  
L'empereur revient !

Horch' zum Triumph die Glocke tönt !  
Es strecken bewehrte Reih'n !  
Es wagt das Volk, es drängt des Tross,  
Den stolzen Siegenzug zu schau'n !

Écoute la cloche sonne le triomphe !  
Des rangs armés s'étirent !  
Le peuple ose, il presse la colonne,  
Pour voir le fier cortège de la victoire !

Richard Wagner est incontestablement saisi par le culte napoléonien, qui connaît son acmé dans cette cérémonie de communion nationale.

Quel sentiment Richard Wagner pouvait-il ressentir, lorsqu'il entendait la musique commandée officiellement pour cet événement du retour des cendres à des musiciens pour lesquels il ne concevait pas une grande admiration : Halévy, Auber et Adam.

Seule la marche d'Adam a été conservée. La musique composée par Auber a été retrouvée sous la forme de quelques mesures de musique non orchestrée. Quant à la musique d'Halévy, il semble qu'elle a été recyclée dans son opéra *la Reine de Chypre* (création le 22 décembre 1841). Même Richard Wagner a été en partie impressionné par l'œuvre, mais il n'était pas satisfait de son orchestration. Il en a cependant réalisé les arrangements pour piano (RWV 62).

Marqué indubitablement par la légende napoléonienne, Richard Wagner est jusque-là admiratif de la figure impériale, sous l'emprise de la légende dorée à laquelle il ne pouvait résister. À cette époque, sa foncière germanité, prémisses à son nationalisme ultérieur, n'est ni encore née, ni incompatible avec l'hommage rendu à une figure, qui sera ultérieurement associée à la confrontation avec le monde et la culture allemands.

À cette même période, la figure légendaire de l'Empereur est évoquée par Richard Wagner *Un Musicien allemand à Paris*, qui est un recueil de nouvelles et d'essais (1840 et 1841). Dans le chapitre 3 « Une soirée heureuse : fantaisie sur la musique pittoresque » (tome I des *Œuvres complètes*, page 144), Richard Wagner fait dialoguer deux compositeurs autour du thème de la création esthétique de la figure du héros en musique. Ce dialogue porte sur la troisième symphonie dite *Eroica* de Beethoven, initialement dédiée à Napoléon Bonaparte, et dont le compositeur avait rayé le nom lorsqu'il avait appris qu'il s'était fait couronner empereur.

Une teneur presque identique de ce dialogue réapparaît à nouveau trente ans plus tard dans son essai *Beethoven* (1870), écrit de la maturité où Richard Wagner traite du rapport du musicien à son œuvre, et fait, curieusement, la comparaison avec le rapport de Napoléon à la symphonie *Eroica* (tome X, page 34 et 35).

On peut en conclure que les circonstances historiques et les précédents musicaux ont dispensé Richard Wagner de composer une œuvre symphonique ou dramatique sur Napoléon.

Mais l'empereur est demeuré à l'évidence la principale référence historique, presque contemporaine, de Richard Wagner, puisque dans le catalogue de la bibliothèque dite de Dresde de Richard Wagner, constituée entre les années 1842 et 1848, conservée à la villa Wahnfried à Bayreuth, dans la « chambre du trésor », le seul ouvrage biographique d'un de ses

contemporains concerne la vie de Napoléon, *Histoire de l'empereur Napoléon* par Paul-Mathieu Laurent dit de l'Ardèche (1839), ouvrage qui eut un grand succès et dont la traduction allemande connue neuf rééditions au XIX<sup>e</sup> siècle.

Les années 1840 constituent un tournant radical de l'œuvre de la pensée de Richard Wagner et la dimension historique et légendaire de Napoléon dans l'œuvre du compositeur y est presque entièrement circonscrite.

Cette bibliothèque contient en germe tous les thèmes, toutes les préoccupations philosophiques et religieuses qui constitueront les grandes œuvres de la maturité tournées vers la mythologie germanique, à commencer par les Nibelungen, trame de l'*opus magnus*, l'*Anneau du Nibelung*.

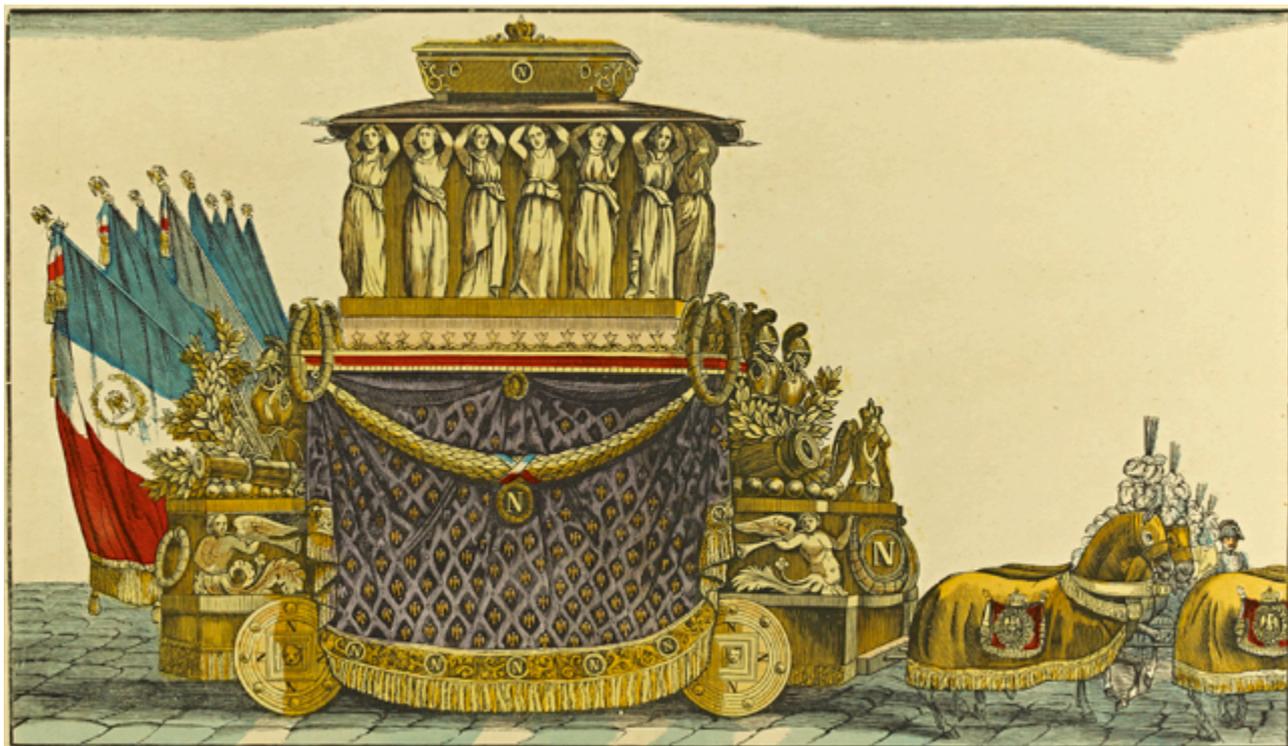
Mais cette œuvre a été précédée d'une longue réflexion et le biographe Martin Gregor-Dellin (page 235) rappelle la genèse intellectuelle de cette œuvre, dans laquelle Richard Wagner voulait lier histoire légende et mythe.

En effet, Richard Wagner avait conçu le projet de composer un opéra historique sur Frédéric Barbe-rousse, et voit en cet empereur un parallèle avec les Nibelungen, et une incarnation de Siegfried.

Richard Wagner trace donc une courbe entre l'histoire et le mythe, et écrit un essai « fantaisiste et audacieux : *Les Wibelungen, histoire universelle tiré de la légende* ».

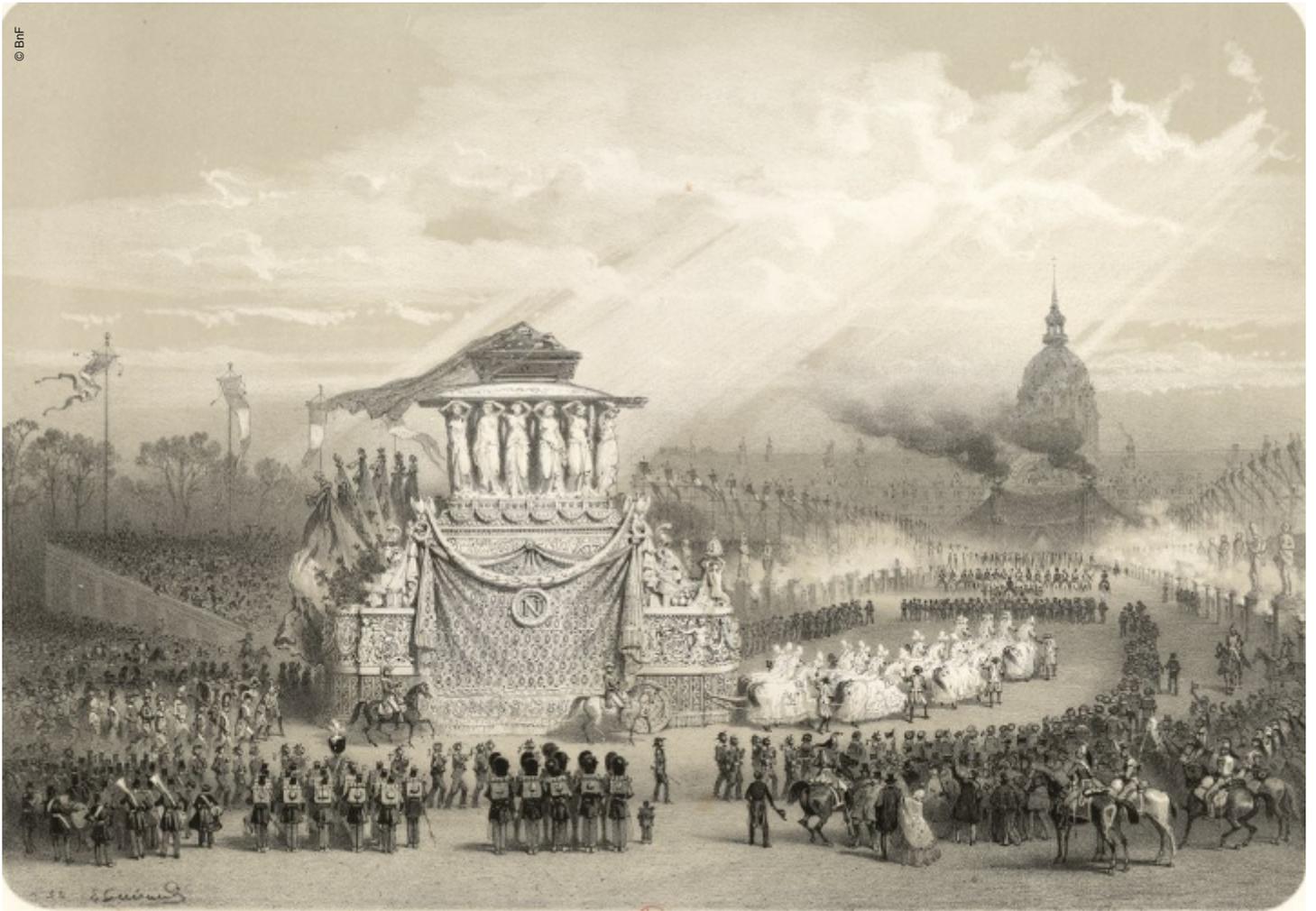
Richard Wagner fait descendre les Hohenstaufen des Nibelungen (qui ne sont personne d'autres que les Wibelungen). Le mythe de Siegfried se prolonge donc dans l'histoire.

Le biographe offre une information inédite pour le moins éclairante sur l'importance de l'empereur sur l'imaginaire de Richard Wagner : une copie de Hans von Bülow, conservée aux archives nationales de Bayreuth, contient à une conclusion inédite jusqu'à ce jour : Wagner y pousse la plaisanterie étymologique de l'essai des *Wibelungen* jusque dans les pré-



**Le char funèbre de Napoléon.**

Gravure d'Épinal de Pellerin, vers 1860 (musée de Bretagne).



L'entrée des cendres de Napoléon à Paris le 15 décembre 1840.  
Gravure de Guérard.

noms allemands et francs, traverse la Gaule pour se rendre en Espagne et en Italie : son imagination débridée finit par faire dériver Niblung, Nabelon et Napoléon ! « Que s'était-il passé, interrogeait-il, quand un dernier Nibelung était venu du sud recherchant la domination mondiale ? Contre lui s'allièrent tous les Welfes du monde ».

Napoléon descendant de Siegfried ? L'imagination de Richard Wagner demeure inépuisable tout autant qu'insondable.

À la même époque où est conçu le plan gigantesque de l'*Anneau du Nibelung*, Wagner rédigea la plus importante de ses œuvres théoriques, *Opéra et Drame* (septembre 1850 - janvier 1851), qui est la somme résumant ses conceptions sur l'opéra et les œuvres scéniques.

C'est une œuvre composée en trois parties, dont la deuxième – « le spectacle et l'essence de la poésie dramatique » – se conclut ainsi :

« C'est ainsi que l'art du poète est devenu de la politique : personne ne peut faire de poésie sans faire de politique. Mais l'homme politique ne deviendra jamais poète, s'il ne cesse d'être homme politique : ne pas être homme politique dans un monde purement politique équivaut à ne pas exister du tout ; celui qui, aujourd'hui, se soustrait encore à la politique, ne fait que mentir à son propre être. Le poète ne pourra exister de nouveau, tant que nous aurons de la politique.

« La politique est le secret de notre histoire et des conditions qui en dérivent. Napoléon l'a proclamé. Il disait à Goethe : depuis la domination romaine, la politique a pris la place du *fatum* dans le monde antique.

« Comprenons bien l'expression du pénitent de Sainte-Hélène. Elle résume en elle toute la vérité de ce que nous devons comprendre pour nous expliquer le contenu et la forme du drame ».

Le compositeur convoque Napoléon pour légitimer ses conceptions artistiques, et fait de l'empereur le théoricien malgré lui de la poésie révolutionnaire selon Wagner.

Ces deux illustrations, qu'elles relèvent de l'imagination ou de l'essai, apprennent la place que Napoléon avait prise dans la pensée de Richard Wagner au point de l'installer au sommet de son œuvre.

Ces deux textes constituent un apogée.

Mais Richard Wagner en a-t-il pour autant terminé avec l'Empereur ?

**Fin de la première partie.**

# LETTRES DE COSIMA WAGNER À SA FILLE DANIELA VON BÜLOW 1866 - 1885

Suite de la correspondance, inédite en français, de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow, parue en 1933, trois ans après le décès de Cosima, sous le titre Cosima Wagners Briefe an ihre Tochter Daniela von Bülow 1866-1885 (Lettres de Cosima Wagner à sa fille Daniela von Bülow 1866-1885). L'édition, « autorisée », est passée sous l'œil et le ciseau éventuel de la censure de Bayreuth et de la famille Wagner, et cette correspondance a très certainement été soumise à des coupes ou des suppressions de lettres.

Petit rappel des différents enfants de Cosima Liszt, épouse von Bülow, puis Wagner :

- Daniela Senta von Bülow, l'aînée, née à Berlin, le 12 octobre 1860 ;
- Blandine Elisabeth von Bülow, née à Berlin, le 20 mars 1863 ;
- Isolde von Bülow, née à Munich, le 10 avril 1865 (quoique reconnue par Hans von Bülow, elle est la fille naturelle de Richard Wagner) ;
- Eva Maria von Bülow, née à Tribtschen, le 17 février 1867 ;
- Siegfried Wagner, né à Tribtschen, le 6 juin 1869.

Michel Casse.

Le samedi 22 mai, la famille célébra le 62<sup>e</sup> anniversaire de Richard. Pour l'occasion, les enfants, dirigés par Cosima, avaient répété une mise en scène pour délivrer leurs compliments au héros de la journée. Le lendemain, Cosima rend compte de la cérémonie à son aînée, toujours en pension au Luisenstift de Niederlöessnitz, à une dizaine de kilomètres au nord-ouest de Dresde.

17.

[De Bayreuth au Luisenstift, 23 mai 1875]

Hall de Wahnfried, le 22 mai. Au centre, le buste de Père Richard, entouré de toutes les plantes de la serre ; devant le buste, Fidi, la Foi, en manteau bleu, avec une épée et une palme ; à droite, Loldi, l'Amour, robe rouge avec des roses dans les cheveux, tenant la main au-dessus du buste, bénissant ; à gauche, Eva, l'Espérance, vert et blanc, la tête appuyée contre le buste, sur le côté une ancre.

L'AMOUR

Comme personne tu m'as ressenti,  
Comme personne tu m'as chanté,  
Depuis les *Fées* jusqu'au *Nibelung*  
Tu me fus fidèle à toutes les heures,  
Ma bénédiction est donc ta part,  
L'Amour te crie : Salut !

LA FOI

Tu m'as  
Et tu m'as préservée,  
Salut à toi !

L'ESPÉRANCE

Je reste auprès de toi,  
Et ne t'abandonnerai pas,  
Je semble de temps à autre pâlir,  
Invisible, je demeure toujours ici,  
Cette journée est la mienne  
Et je suis tienne,  
Salut à toi !

Tous

Salut à toi !

Là-dessus la *Marche d'hommage* <sup>(1)</sup> par la fanfare militaire disposée dans le jardin. Eva, l'Espérance,

(1) La *Huldigungsmarch* composée en hommage à Louis II.

pleure d'émotion ; Loldi, l'Amour, ensuite ; Siegfried, impassible.

18.

[De Bayreuth au Luisenstift, mai 1875]

Je suis très heureuse que tu aies deux amies : cultive bien cette amitié. Quand tu le peux, aide-les, cède ; s'il t'arrive quelque chose d'agréable, partage-le avec elles. Prend sur toi les punitions pour elles, bref, montre et prouve ton amour.

19.

[De Weimar au Luisenstift, 17 juin 1875]

Je vous écris de Weimar où je suis arrivée hier et ai trouvé, Dieu merci, votre Grand-Papa <sup>(2)</sup> très bien. J'occupe ici la chambre au « Prince héritier » où tu as dormi avec moi, Mme von Schleinitz <sup>(3)</sup> a le petit salon avec la chambre à côté, et Mme von Dewitz <sup>(4)</sup> la dernière pièce comme il y a deux ans. Il manque seulement la plus belle, la plus douée d'entre nous, et nous sommes maintenant réunis pour célébrer sa mémoire. Voilà qui rend grave et réfléchi, qui mène au recueillement, c'est-à-dire à la négation de toute distraction, à la suppression de toute apparence.

La cérémonie à la mémoire de l'amie <sup>(5)</sup> vient de s'achever. Elle était très émouvante. D'abord un requiem ou chant des morts, puis une légende de « sainte Cécile », protectrice de la musique, puis une élégie ou plainte, puis une prière d'un enfant à son réveil que Grand-Papa a écrite pour nous trois (deux sont déjà partis!). Tout était de Grand-Papa.

(2) Franz Liszt.

(3) Marie von Buch (Rome, 22 janvier 1842 - Berlin, 18 mai 1912). Le 1<sup>er</sup> janvier 1865, elle avait épousé Alexandre von Schleinitz (1807-1885), comte, diplomate et homme politique. Après sa mort, elle épousa le 16 juin 1886 un diplomate autrichien, le comte Anton von Wolkenstein-Trostburg (1832-1913). Intime de Cosima, qui l'appelait « Mimi », elle fut jusqu'à son dernier souffle la plus fidèle amie de la maison et de l'œuvre de Bayreuth.

(4) Emma von Arnim (1828-1898) qui avait épousé le 30 novembre 1846 à Stargard Hermann von Dewitz (Wussow,auj. Osowo, Nowogard, Pologne, 18 août 1813 - Stargard, Poméranie, Pologne, 7 juin 1866), général de division prussien.

(5) Marie von Nesselrode-Ehreshoven (Varsovie, 7 août 1822 - idem, 22 mai 1874). Elle épousa en 1839 un noble d'origine crétoise dénommé Kalergis, puis en 1863 Serge Moukhanoff. Amie de Cosima. Une cérémonie funèbre en son hommage avait été organisée dans la Maison des Templiers dans le parc de Weimar.



**Marie d'Agoult vers 1861.**  
Photographie d'Antoine Samuel Adam-Salomon.  
(Musée d'Orsay)

## 20.

[De Berlin au Luisenstift, 8 mars 1876]

Ma chère Daniella,

Après une courte maladie, ma mère, ta grand-mère, <sup>(1)</sup> est décédée le dimanche 5 mars à Paris, à l'âge de 72 ans. C'est par les journaux qu'il m'a fallu apprendre la nouvelle ! Ma sœur <sup>(2)</sup> écrit à Bayreuth pour savoir mon adresse, j'étais déjà partie, je reçois aujourd'hui la lettre annonçant la maladie. Dieu l'a voulu ainsi, lui qui dispose et fait tout bien.

Il ne me reste plus qu'à pleurer celle qui m'a mise au monde ! Je souhaite que tu fasses de même, même extérieurement ; demanda ta robe noire et ton crêpe noir. Mais sinon, reste tranquille et silencieuse. Que cette mort te dise que toi aussi tu me perdras un jour, et que ma seule force fut, parmi toutes les luttes de la vie, d'avoir conservé le respect et l'humilité que doit l'enfant.

Adieu, mon enfant !

Ta mère.

Berlin, le 8 mars 1876.  
Hôtel Tiergarten.

(1) Marie Catherine Sophie de Flavigny (Francfort-sur-le-Main, 31 décembre 1805 - Paris, 5 mars 1876). Épousa le 16 mai 1827 le comte Louis Charles Constant d'Agoult (1790-1875). Cosima était née le 24 décembre 1837 de sa liaison avec Franz Liszt. Notons que Marie d'Agoult, aussi connue sous son nom de plume de Daniel Stern, avait pour mère Maria Elisabeth Bethmann, de la branche francfortoise de la famille Bethmann, dont une branche s'établit à Bordeaux.

(2) Claire Christine d'Agoult (Paris, 10 août 1830 - Versailles, 3 juillet 1912), demi-sœur de Cosima. Elle avait épousé Guy de Charnacé.

## 21.\* <sup>(3)</sup>

[De Bayreuth au Luisenstift, 4 mai 1876]

Mon cher enfant,  
fais-moi le plaisir de toujours m'écrire en français, quand ce ne serait que deux pages par semaine, car je tiens absolument à ce que tu écrives couramment et sans fautes, et nous ne pourrions obtenir ce résultat que par un exercice régulier.

Je suis fort aise que tu aies bien passé tes vacances, et je me propose d'écrire à M<sup>me</sup> de Marenholtz <sup>(4)</sup> pour la remercier affectueusement d'avoir tant contribué à te les rendre agréables. Tu me ferais plaisir en écrivant à Mathilde Standhartner, <sup>(5)</sup> accoutume-toi à toujours répondre poliment aux avances qu'on te fait.

Je trouve en effet que tu ressembles à ta grand-mère, mon enfant, à cela près qu'elle a du être plus jolie que toi. En outre son esprit est des plus distingués et des mieux cultivés, et ton père <sup>(6)</sup> doit tenir d'elle en partie, ses aptitudes intellectuelles extraordinaires. Le jour où je découvrirai en toi des traces du caractère de ton père, de sa loyauté, de sa véracité, de son désintéressement, de son dévouement aux autres, comme de son oubli de soi-même, ce jour-là mon enfant, je connaîtrai le bonheur maternel. —

La vie coule ici, telle que tu la connais ; ton père Richard répète tous les jours avec M<sup>r</sup> Unger <sup>(7)</sup> ; et je donne leur leçons aux enfants. Mr Doepler <sup>(8)</sup> a passé deux jours avec nous ; il nous avait apporté un croquis de la Chevauchée des Valkyries, lequel nous a beaucoup plu. Quant à M<sup>r</sup> Richter, <sup>(9)</sup> il vient avec femme et enfant à la fin du mois de mai et demeurera chez l'intendant du château. En ce moment nous avons Mme de Staff et toute sa famille ici ; <sup>(10)</sup> elle habite la petite propriété de M<sup>me</sup> de Reitzenstein, et je suis charmée de ce voisinage tant pour moi que pour les enfants, car les siens sont très doués et fort bien élevés. Je t'ai envoyé du papier, à partir du mois de juin sers-toi de ton papier blanc. Voici cinq marcs, que je te remets, en te rappelant pour toi la nécessité de l'économie.

Tu n'es pas destinée à avoir de la fortune, ton père travaille pour gagner son pain et le tien, ce serait honteux à toi de gaspiller l'argent et de manquer d'ordre car tu gaspillerais la sueur de ton père. Tâche donc de ne pas dépenser plus que ce que la supé-

(1) Lettre directement écrite en français, comme toutes celles signalées par un astérisque après le numéro d'ordre.

(4) Bertha von Bülow Wendhausen (Brunswick, 5 mars 1810 - Dresde, 9 janvier 1893), épouse du baron Wilhelm von Marenholtz, qu'elle quitta sans divorce en 1847. Attirée par les idées du pédagogue Fröbel, elle consacra sa vie à la fondation d'écoles maternelles en Allemagne et dans de nombreux pays d'Europe.

(5) Mathilde Standhartner (1856-1912), fille de Josef Standhartner (Troppau, Silésie [auj. Opava, Rép. tchèque], 4 février 1818 - Vienne, 29 août 1892), médecin, neurologue, membre du comité de direction des Amis de la Musique de Vienne. Ami de Wagner et médecin de l'impératrice Élisabeth, « Sissi ».

(6) Hans von Bülow.

(7) Georg Unger (Leipzig, 6 mars 1837 - *idem*, 2 février 1887). Ténor, créateur du rôle de Siegfried, il chanta aussi à Bayreuth le rôle de Froh.

(8) Carl Emil Doepler (8 mars 1824 - 20 août 1905), peintre, illustrateur et costumier. Il conçut les costumes de la première production de *L'Anneau* à Bayreuth en 1876.

(9) Hans Richter (Raab, auj. Győr, Hongrie, 4 avril 1843 - Bayreuth, 5 décembre 1916). Chef d'orchestre. Il dirigera la première de *L'Anneau du Nibelung* à Bayreuth en 1876.

(10) Klara von Helldorff (1837-1898) avait épousé Georg Anton Hermann von Staff-Reitzenstein (Konradsreuth, Bavière, 23 juillet 1828 - Weissenstadt, Bavière, 24 avril 1879. Voisine de Bayreuth. Ses enfants, Marie dite « Ma » (1863-1915), Rosa (1862-1932) et Melanie dite « Wiwi » (1866-1939), se lièrent d'amitié avec les enfants Wagner.

rieure te donne. Adieu mon enfant ; la bénédiction de Dieu soit avec toi!

Ta mère  
C. Wagner.

Sais-tu si le prétendu de la jeune Humboldt est apparenté au B<sup>on</sup> et au général de Loën que je connais tous deux?

Quant à ta tante Claire, elle a écrit quelques articles sur des objets d'art, des expositions etc. Le nom de Sault est un de ses noms de famille.

Il vient de paraître un volume de correspondance entre Goethe et Wilhelm de Humboldt ; si tu te croyais engagée à donner quelque souvenir à ton amie, tu pourrais choisir ce volume à cet effet. — Je suis enchantée, mon enfant, que la C<sup>tesse</sup> Vitzthum<sup>(1)</sup> se soit attachée à toi ; je suis persuadée que de plus en plus tu comprendras qu'il dépend de nous d'être aimés ou non. Fais mes compliments à Mme la supérieure. —

Je t'embrasse tendrement.

C. W.

4 mai 1876.

Isolde est au lit depuis quatre jours, par suite d'un refroidissement.

## 22.\*

[De Bayreuth au Luisenstift, 19 mai 1876]

Voici mon cher enfant la lettre de ta tante,<sup>(2)</sup> que je te remercie de m'avoir communiqué. Boni<sup>(3)</sup> lui a déjà répondu, et je te dispense de m'écrire dimanche, afin que tu puisses envoyer une longue lettre bien détaillée à ta famille en Angleterre. Quant à nous, mon enfant, nous t'écrivons, moi le vendredi et Boni le dimanche ; mais il arrive parfois que le temps me manque pour achever ma lettre, de là proviennent les retards de l'arrivée. Ne manque pas mon enfant, de prier Dieu instamment pour ton père, fais à Notre Seigneur le sacrifice de tes mauvais penchants, de tes vilains instincts, pour obtenir de lui la santé et le bien-être de ton père. Prends la résolution sérieuse et ferme de te dévouer à lui dès que tu seras en âge de le faire, de lui consacrer ta jeunesse, et toutes tes facultés, et d'étouffer en toi toutes les qualités inférieures qui te rendraient indigne de cette mission. Ton premier devoir est de l'aimer plus que tout au monde, et de te préparer à l'assister dans les peines de la vie. Mais pour pouvoir remplir ce devoir et mériter ce bonheur, il faut mon enfant que tu renonces à toutes les vulgarités, à toutes les vanités. Dieu veuille, mon enfant que tu sois digne d'entendre ma voix !

J'ai été fort occupée cette semaine ; le quinze de ce mois il y avait ici quantité d'étrangers venus pour régler des questions relatives à l'entreprise de ton père Richard. Hier j'ai mené tes frères et sœurs avec

(1) Julie Georgine comtesse Vitzthum von Eckstädt (Dresde, 17 octobre 1824 - *idem*, 11 juillet 1910). Directrice du Luisenstift, dont elle devint la supérieure en 1884.

(2) Isidora von Bülow (15 juin 1833 - 1904), sœur cadette de Hans von Bülow. Elle avait épousé Viktor Bojanovski (Berlin, 4 juin 1831 - Charlottenbourg, 29 mars 1892), conseiller de légation, consul de la Confédération de l'Allemagne du Nord, puis attaché à l'ambassade allemande de Saint-Petersbourg. Il était alors consul général à Londres.

(3) Blandine, qui ne se sentait pas heureuse au Luisenstift, n'y était pas retournée après les vacances.

les petites Staff à Fantaisie, où ils se sont fort amusés ; le temps était beau, ils ont joué à cache-cache dans les grottes, tandis que je me reposais sur le petit banc au haut de la terrasse. Nous comptons faire une partie pour l'anniversaire de ton père Richard parce qu'il désire se soustraire aux ovations et aux aubades et sérénades. M<sup>r</sup> Senfft et M<sup>r</sup> Schnappauf<sup>(4)</sup> ont choisi les plus difformes d'entre les ouvriers, et M<sup>r</sup> Fricke<sup>(5)</sup> est chargé de les instruire de leurs rôles de Nibelungen. Tous les matins à 10 heures il vient donner la leçon aux enfants, et les petites Staff y prennent part.

C'est à ton âge à peu près que j'ai fait la connaissance de Mme de Marenholtz, et que je lui ai voué une affection et une vénération qui ne s'éteindront qu'avec ma vie. Loldi va beaucoup mieux, tu peux dire à ta tante Isa qu'elle se développe bien en dépit de la difficulté qu'elle éprouve à s'instruire. En ce moment M<sup>r</sup> Zippelius (Zipfel latinisé !) leur donne une leçon de physique, qui les intéresse vivement. Adieu mon cher enfant, que Dieu soit avec toi !

Ta mère  
C. W.

Vendredi 19 mai.

P. S. Ton grandpapa a joué à Hanovre au profit de Bayreuth ; en ce moment il est chez le roi de Hollande au château de Loo, le 26 il vient à Altenbourg pour une fête musicale et demeurera chez M<sup>r</sup> de Gerstenberg. S'il m'est possible je m'y rendrai aussi pour entendre un de ses poèmes symphoniques: *Prométhée*.

## 23.\*

Bayreuth [au Luisenstift] 23 juin 1876.

Tu as bien fait mon enfant, d'écrire une longue lettre à ta tante, et je me suis doutée de la raison de ton silence dès que le facteur n'eut rien remis pour moi, mardi dernier. Je te prie de faire mes compliments à la C<sup>tesse</sup> Vitzthum ; sa dernière lettre m'a été un bienfait, car elle me dit remarquer des progrès de ta part quant au désir de bien faire, elle trouve aussi que tu es devenue plus vraie et plus affectueuse. Je lui ai répondu que je n'avais pas douté qu'une constante surveillance, de sa part comme de la mienne, amènerait un bon résultat, et que j'étais convaincue qu'avec le temps l'ivraie serait arrachée et que le bon grain germerait en toi. Elle déplore ton désordre et ton manque de soin ; tu ne veilles ni à la propreté de tes affaires ni à celle de ta personne (ongles, cheveux etc.). Je ne saurais assez mon enfant te rappeler que tu seras dans la nécessité d'avoir de l'ordre, et qu'une femme peu soigneuse est un objet de dégoût. Je sais plusieurs exemples de ménages troublés par la malpropreté et le désordre de la femme. N'avait été cette remarque j'aurais envoyé la lettre de la C<sup>tesse</sup> V. à ton père pour lui faire plaisir. Tu m'as dit que tu laisserais tout pour lui, il faudrait commencer par les mauvaises habitudes. Ton père est un modèle d'ordre et d'économie, et il ne

(4) Sans doute Christian Senfft, maître relieur à Bayreuth. Schnappauf : barbier, en 1881, Wagner l'emmena en voyage pour le servir.

(5) Richard Fricke (mort à Dessau, le 29 avril 1903, à 85 ans). Maître de ballet de Dessau, dont le journal, publié sous le titre *Bayreuth vor dreißig Jahren, Erinnerungen an Wahnfried und aus dem Festspielhause* (Bayreuth il y a trente ans, souvenirs de Wahnfried et du palais des festivals), publié à Dresde en 1906, fournit de précieux renseignements sur les répétitions du festival de 1876.

souffrirait certainement pas auprès de lui une fille sans ordre et sans soin. Ainsi appliques-toi bien à te corriger de ce défaut essentiel. Dis-moi le jour de ton départ et la station du rendez-vous ; je te ferai prendre par une dame anglaise que je viens d'engager afin que vous appreniez couramment cette langue à peu près aussi reçue dans le monde que le français. M<sup>elle</sup> Weinert suffisait à l'enseignement primaire, or les petites ont enfin dépassé cette ligne et prennent part aux leçons de M<sup>r</sup> Zippelius. Les enfants te répondront et te parleront des répétitions ; les enfants de M<sup>me</sup> Eckert<sup>(1)</sup> (deux petites filles de douze et quatorze ans) forment leurs nouvelles relations ; ils sont gentils mais le ton de l'aînée ne me plaît pas, elle est maîtresse j'ordonne, ce qui est fort laid à cet âge, et a un ton décidé qui me disconvient. — Grand-papa est de retour à Weimar et viendra nous voir au mois d'août. —

En fait d'étrangers de passage nous avons aujourd'hui la Comtesse Usedom<sup>(2)</sup> (très liée avec ta tante Louise)<sup>(3)</sup> et sa fille Hildegarde, grande comme une porte et belle comme un ange. Elles viennent passer leur soirée d'aujourd'hui avec moi, tandis que ton père Richard surveille la deuxième répétition de *Siegfried*. Boni travaille et joue régulièrement, tous les matins il y a leçon de danse et toutes les après-midi leçon de M<sup>r</sup> Zippelius. — Au revoir mon enfant, lis bien mes corrections, et que Dieu soit avec toi !

Ta mère

C. W.

N'oublie pas de m'envoyer le sac de voyage de Boni, sa brosse à dents et sa brosse à ongles.

24.\*

[De Bayreuth au Luisenstift, juin 1876]

Mon cher enfant,

J'ai reçu le petit papier contenant les indications nécessaires, et je te ferai prendre à Zwickau le 22 juillet. Tout le monde ici sera enchanté de te revoir, et les enfants qui se figuraient que tu viendrais le 2, ont fait la mine quand je leur ai annoncé qu'ils auraient trois semaines de plus à attendre. La Comtesse Krockow<sup>(4)</sup> m'écrit qu'elle a ouï dire en Silésie

(1) L'épouse du chef d'orchestre Karl Eckert (1820-1879), alors chef à l'opéra de la cour de Berlin. Il avait assuré les premières de *Lohengrin* (1858) et de *Tannhäuser* (1859) à Vienne.

(2) Olympia (Charlotte) Malcolm (Bombay, 10 décembre 1811 - Munich, 9 octobre 1886). Elle avait épousé, le 8 août 1849 à Naples, Karl Georg Ludwig Guido von Usedom (Kartzitz, île de Rügen, 17 juillet 1805 - San Remo, 22 janvier 1884), juriste et homme politique, membre de la chambre haute du parlement prussien.

(3) Louise Pauline von Bülow von Dennewitz (25 octobre 1813 - 1905), la belle-mère de Hans von Bülow,

(4) Elizabeth Atcherley (b. Wolborough, Devon, 18 mars 1811 - Lubin, Basse-Silésie, auj. Pologne, 12 octobre 1882), fille aînée de Rowland Atcherley Esq. et d'Eliza Oliver, petite fille de William Oliver Esq., de Weston Manor House, près de Bath, avait épousé le 19 juillet 1852 à l'église de la Sainte-Trinité de Brompton, dans l'ancien comté du Middlesex, aujourd'hui quartier de Kensington à Londres, le comte Karl Reinhold Johann Krockow von Wickerode (né le 27 janvier 1825 - 1901) de Koslawagura en Haute-Silésie, fils de Karl Gustav Adolf comte Krockow von Wickerode (17 mai 1800 - 30 avril 1842). Elle était une fervente partisane de Bayreuth.



La « Vieille Maison » du Luisenstift.  
Elle servit à l'origine d'internat pour les élèves.

(© D. R.)

que tu étais très bien vue à l'institut et que tes compagnes t'aimaient, ce qui m'a fait plaisir ; on lui a dit aussi que tu avais une jolie voix — je ne sais pas d'où tu l'aurais prise, car ni ton père ni moi nous n'avons de voix, mais je serais charmée de te voir mieux douée que nous sur ce point.

En t'écrivant la phrase que tu prétends ne pouvoir pas écrire, je t'indiquais une forme de langage pour éviter *je vous remercie pour*. Quant à ma sévérité et à ce que tu nommes ma dureté, mon enfant, tu sais d'où elles proviennent ; l'effroi que m'a causé ta manière d'être m'a imposé la sévérité, voire la rigueur, comme premier devoir. Je prends ton éducation au sérieux, mon enfant, et le jour viendra où tu m'en sauras gré, car je compte bien que tu deviendras telle que je te souhaite.

Figure-toi qu'aussitôt après avoir expédié ma lettre, je trouvai dans M<sup>me</sup> de Sévigné qui est un classique : « il vous remercie *pour* vos bontés ». J'avais consulté le dictionnaire de M<sup>r</sup> Littré ouvrage éminent, et n'y avais pas trouvé un seul exemple de *remercier pour*, et voilà que la charmante et spirituelle M<sup>me</sup> de S. me réfute. Cependant je crois cette forme vieillie et continue de te recommander « *j'ai reçu votre [lettre] et elle m'a priée de t'envoyer ses tendresses* ». Que la bénédiction de Dieu soit avec toi mon enfant !

C. W.

Pourquoi penses-tu que ce qui se passe au couvent ne m'intéresse pas ? Je ne te l'ai pas dit par conséquent tu ne peux pas le savoir.